

Près de cent notes de lectures de poésie contemporaines
pour la revue VERSO depuis 2020

Verso 187

FRANCINE CARON : POÈME NUE DE LA MER – GRAVURES OLGA VERME-MIGNOT – éditions LARGO franco-italo-anglo-espagnole, exemplaires signés et numérotés de 1 à 200

Les livres d'artiste sont des trésors à ciel ouvert. Ils résistent (ici avec le support de la médiathèque de Batz-sur-mer) et nécessitent qu'on s'autorise un véritable regard, hospitalier, plutôt que toute remise des clés d'un domaine. Pourtant ce livre est somptueux. Il témoigne d'un dialogue que l'itinéraire de Francine Caron ne peut pas démentir, dialogue entre la gravure et le poème, majestueusement présenté en feuillets doubles qui s'ouvrent comme des fenêtres avec vue (170 g). Le trésor, c'est d'abord l'objet, bouteille à la mer qui tient lieu d'artefact. Luxe des poèmes qui ici traversent les rivages par la traduction, Un livre d'artiste qui ose la traduction. En dessins, certes, mais aussi en espagnol, en anglais, en italien. Cela arrive par vagues, littéralement et matériellement : cela respire entre les vagues de la mer et entre les pages : « Runes et / ruines » emportent une voyelle (page 7).

La vague maintient l'ambivalence des versants dans un néologisme « Oscultation du bleu » (page 8). Car la nuit nous somme, poètes et lecteurs, de plonger dans les caractères inouïs de ce bleu ; ces mots qui traquent et renoncent à la fois. « Aperture » où s'offre le partage d'un moment ineffaçable au bord de l'eau : « où la nuit / n'est pas nuit / Mais la nue / Nue nuit de nous ». Le son fait aussi le sens, soumis à l'œil lacunaire d'où provient la rencontre au cœur carré de ce recueil. À lire et encadrer pour voir ou collectionner.

ÉRIC JAUMIER : BLANC CORBEAU – éditions Jacques Brémont, Préface de Claude Margat, 2020, 15€

De l'oxygène arrive quand on ne l'attendait plus ! « L'orage / l'orage // et après // la fin du bel été / des mots rentrés / comme des fleurs ». Cela se produit par une soudaine inversion de la perspective : « l'automne me mâche / de toute sa lumière // j'escalade enfin ce / mûr / du fond de mon âme. » Sans aucun doute, cet accent circonflexe nous donne la mesure d'un temps inouï, d'où émerge le poème dans la maturité de son action. Cette affection pacifique jusque dans la langue qui lèche et caresse attentivement le visage sans bavardage : « et nous embrassons / des chiens / pour faire reculer / leur mâchoire »

Un érotisme simple qui se poursuit entre peau et paysage cousu discrètement par une métaphore : « Si ta peau / mange l'horizon // Jour de soleil / Sans écaille ... Si ta peau / Se défait du temps // » page 59

« Un dire de sel » (page 15) dressé en « Totem » pour ériger en poème ce qui est éloigné : « Une poignée de / Main faite / De vent ». Avec les poèmes d'Éric Jaumier, on n'a pas peur du choc et par métonymie on risque l'amour fou dans ce qu'il a de proprement surréaliste. Les éléments éloignés se rencontrent jusqu'à la « justesse de l'étincelle obtenue » (André Breton dans sa définition de la métaphore) pour des échelles souvent inversées et quelquefois posées en direction du sublime : « Tu viendras / à côté de moi // me diras que / le ciel te coupe / la langue // que la nuit /est une étincelle //... ». C'est une perception qui met son prix à se refermer sur l'intériorité, comme si le paysage était aussi secret : « maintenant / les mâchoires / serrées sur un nuage. » (Page 68). « la terre tourne / dans ta bouche » (Page 73). Mais tout ce qui se dit de cette aventure, en toute vraie poésie, vous le découvrirez vous-même en lisant CORBEAU BLANC.

GROS TEXTES : Une revue dans la revue, qui paraît comme tant d'autres, quand elle peut, pour ne mourir jamais. Dans le numéro 45, ça cause... toujours à notre fantaisie de vivre et de parler comme ça veut pour s'étonner du monde à la limite du sketch : « Tu es l'objet de l'objectif / Tu es mon objectif. / Les objectifs sont le sujet de la réunion. » Jany Pineau. Avec Yves Artufel (sauf erreur, directeur de la revue), on vide et on remplit les signifiants, comme on rêverait le faire de ses propres poches, ou comme le comédien devient autre dans la peau du personnage car Yves Artufel, dans l'humour fin et feint de l'inadvertance remet en place un peu de ce monde absurde si tant est qu'il soit carrément dérangé sans même qu'on s'en aperçoive : « La vie est un pays à redéfaire en le disant mieux ». N'est-ce pas qu'une vertèbre craque puis l'autre, comme des mots simples pour

qu'on ressorte d'un seul coup parfaitement à l'aise de cette lecture. Comment pourrait-il en être autrement de l'hospitalité ? Certains poètes l'ont mise à l'origine de cette transaction secrète : « À l'âge de la terre trouée », « Le poème devient le seul à se peupler de leur présence / Dans l'éternelle poussière des souvenirs », Marcel Migozzi.

Une disproportion entre le rêveur et l'inquiétante familiarité qui veut, mais n'arrive surtout pas à broyer ce monde. Car il n'y en a point d'autre, me souffle Mandelstam, maintes fois rattrapé par une réalité glauque visqueuse. Avec Yves Humann « Le poète ne peut refuser le poème / lorsque celui-ci se présente / parfois il est même submergé // toutefois le poète / les mains dans la vaisselle... » (p.69)

Les poètes, triturés par les mots et les images, ne sont pas doués d'acointance avec le réel. Cela se voit, ne peut se cacher, mais surtout ici, cela déclare forfait pour laisser plutôt apparaître l'étonnement essentiel à humaniser notre rapport au monde. Le monde lui-même ! qui rend alors cette parole-écriture aussi nécessaire que le pain. Autre façon de mesurer le temps en filant la métaphore, comme suit : « Ou la rouille s'éteindra sous l'épaisseur molle d'une journée grise vouée aux flaques, aux paupières lourdes, aux muscles languides, aux pensées fripées comme les doigts d'enfants qui ont joué trop longtemps dans la baignoire ».

Manuelle Campos, Nos îles perdues jusqu'à demain aux éditions du Chameau. Cette sorte d'ellipse (ou zeugma) de Jacqueline Held qui organise l'humidité la plus forte : « Il pleut. Par petits bonds / sous la gouttière / tu avances vers la maison trempée de solitude. » pour traverser le champ sensoriel et devenir conceptuel afin de n'être plus que l'humidité même qui travaille à rendre friable toutes nos certitudes jusqu'à la dernière. Aussi légère soit-elle, la métaphore consume notre vérité d'être, en chair et en os, en langage aussi.

LE CONTENTIEUX est une maison d'édition toulousaine accueillant des voix aussi diverses que celles de PIERRE ANDREANI dans L'écœuré parlant, qui relate une traversée contemporaine « Je connais ma langue : zéro degré de malice. // Ça ressemble aux fonds marins dans ce cœur greffé, / coraux et poulpes en embuscades, / vie de crainte / vie sans fard, vie nichée, / vie de repli sans amour // Si tout est mort, il n'y aura plus de justice ; / sur l'assiette est posé un poisson bonite à dos rayé. // C'est tout ce qu'il reste dans l'appartement. ». Nous traversons les eaux lors d'une aventure incertaine, traumatisante, avec la lumière des mots qui simplement nous hantent en place du chaos. Et c'est très beau.

MICHELLE ACCAOUI HOURANI : C'EST AINSI QUE JE TE VOIS – Le Contentieux, 2020 10€

Le poème s'engage ici à rendre compte. Le titre annonce la couleur... transparente. « Mon cri est sans religion / Mon hymne est contre l'oppression ». Le travail du poète est aussi simplement d'œuvrer pour la paix, ce que rappelle par ce chant qui cherche la lumière sous les décombres : « ce petit poème... est simplement ma façon à moi de te dire : mon frère je suis là même derrière l'horizon ».

L'exil agrandit l'ombre des fractures familiales. Il ne s'agit pas d'abandon mais de distance. Le récit d'une nostalgie irréversible et dont la blessure s'élève en cri devenu prière : « Laisse-moi juste... De l'autre côté de mon exil ». Peinture bouleversante du début à la fin : « Telle simple cendre de Révolution ».

ROBERT ROMAN : PENSÉES ULTÉRIEURES – images MATT MATHIEU éditions Le Contentieux – 15€

« (Révéler) ainsi sous le fait verbal (un) vécu sensoriel accentuant les effets de manque, valorisant ce qui reste à voir ». Entrer dans le vif du sujet « Au dessus / Au-delà... / Traquer la pensée ultérieure » et « mettre en abîme le vécu dans une conscience poétique très vive », écrit Daniel Martinez dans sa préface. Emprunter ceci ou cela au réel pour n'avoir qu'à le subvertir. Pensées ultérieures réalise malicieusement ce programme.

Brièveté du vers qui avoisine le haïku par son incise. Il dénote ici une perception discrète et non moins impérieuse, incisive (ainsi vive) pour croquer les instants que les images de Matt Mathieu honorent d'un simple trait. Geste de couleur, cette calligraphie témoigne agréablement encore du

réel où fusionnent, dépouillés, le sujet et l'objet s'embra(s)sant dans une perspective lucide et sereine. Une mise en page où l'image semble finalement dominer, en quelque sorte légendée par la pensée poétique. C'est charmant de voir qu'une attention poétique si forte puisse se décentrer, faire diversion pour provoquer en nous la surprise de l'autonomie de notre perception. Entre le texte et l'image, le réel et ses couleurs l'illusion flatte malicieusement quelque chose en nous qui s'éveille et disparaît en un clin d'œil.

JULIEN BOUTREUX : VOUS QUI RAMPEZ SOUS MA PEAU – édition le Contentieux, 2020 8€

L'énonciation suit le regard et le rythme fascinant et microcosmique des « Araignées du soir », « ... du matin » des « Blattes » et des « Chenilles »... au titre majuscule qui en fait de véritables interlocuteurs dont seul le mouvement reptilien, glauque, souterrain ou majestueux répond d'un cou de cygne. À partir de la page 21, les italiques étonnamment surgissent de l'invisible et c'est une autre faune qui se met à flotter. Surprenant recueil, merveilleusement écrit pour que l'imaginaire continue de se conduire hors du commun : « ô fils de la Vierge vous êtes le chiffre de Dieu le signe de la Bête, bêtes comme tout vous ficelez bêtement le monde, ciel et terre, vous êtes la bête toile du monde autrement dit les mots tout bêtes la langue du Ciel et de la Terre et vomit les hommes, ô fils de la Vierge vous tissez le monde en somme »... Je vous laisse savourer la destination de cette adresse dont le vouvoiement n'est pas moins insolite que la potée symbolique d'une attention habile et d'un devoir espiègle de remettre le sujet secondaire à sa place dans cette chaîne alimentaire que les yeux broient pour écrire. Mais qui aura le dernier mot ?

VERSO 188

MICHEL TALON : DANS LES AGATES – Éditions Le Citron Gare, 2020, 10€

Avec Michel Talon, l'inanimé s'anime et le poème incarne la vie dans un rapport de cause à effet qui nous fait le suivre parce que c'est agréable, simple et profond comme dans certains rêves dont on reconnaît le décor : « Ce soir la pluie enjambe les toits ». Puis dans une claque plus lucide : « Le flou des yeux froncés. Ton portable est le menhir qui raconte l'histoire de quelque trente années, pas plus. » (p.11) Comment mieux dire notre rapport au monde criblé de mirages, jonché de clics, tout ce qui fait que le temps passe si discrètement qu'il nous est pour ainsi dire confisqué. Enfin ce qui est plus frais qu'un débat, c'est ce regard d'enfant qui règne ici en poète. Animant l'inanimé, ordonnant la planète. Le poème « Auprès des trains » (page 38) peut bien laisser loin derrière lui « Le relais » de Gérard de Nerval : « Relais H. Dans les gobelets, le café frappe le journal, l'ouvre en grand. Les titres ronflent et gazouillent. Il y a le croissant frais – poisson vivant. / Sac à terre. //Au premier arrêt, la gare s'épouille, son duvet grince. / La suite, pleine de sosies. On roule... ». Des vers qui dénotent le quotidien et parfois, de toute cette banalité, dénonce simplement la souffrance : « Il fait nuit / L'âme a perdu sa source, / le cri la remplace »...

Certains poètes ne sont poètes ni d'un propos ni d'un lexique. Ils ont une langue tout entière qui les traverse et les porte. La découvrent-ils en même temps qu'ils nous l'apprennent ? Ils disent un peu de monde dans sa simple vérité et c'est déjà beaucoup, puisqu'avec eux, on peut ressentir et les mots et les choses avec cette chair inattendue qui respire entre les pages que Michel Talon ponctue par ses propres illustrations... sans autre forme de procès.

Mais la poésie a aussi une vocation politique, humanitaire, sociale.

LAYLI LONG SOLDIER : ATTENDU QUE – traduit de l'anglais par Béatrice Machet – éditions Isabelle Sauvage

Ce livre commence par « Maintenant / faire de la place dans la bouche / pour les herbes les herbes les herbes », comme si toute l'intensité de la terre avait repris ses droits, au-delà des débats, des bavardages, pour des valeurs loin de toute la fausse naïveté du ton qui

s'adresse bien souvent à la naïveté et l'ignorance réelles d'une injustice d'abord linguistique de renommer les gens et les lieux. Il n'est donc pas ici question de sombrer dans la victimisation ; plutôt de faire une œuvre poétique de guérison. Le premier livre Layli Long Soldier ne fait aucun étalage de pathos « Les Indiens n'ont jamais compté sur aucune autorisation d'aucun gouvernement pour continuer à être ce qu'ils sont et ont toujours été. L'autorité comme la puissance ou le pouvoir sont des concepts qu'ils portent haut, ainsi que la dignité, mais sous ces mots ils comprennent autre chose que les lois humaines. Le pouvoir réside dans les forces de la nature et dans la vision cosmique de l'univers où l'humain est un gardien, un soigneur, et non un propriétaire. Si d'autres places et d'autres rôles ne sont pas usurpés, alors une vie harmonieuse peut être envisagée. » Le titre original WHEREAS fait référence aux excuses de l'Etat américain faites aux Indiens, dans le cadre d'une résolution du Congrès du 30 avril 2009. Ces excuses passées complètement inaperçues renvoient le génocide dans l'anecdotique. En choisissant « Attendu que », la traductrice Béatrice Machet s'applique à conserver toute la charge juridique du point de départ de ce livre, en référence à la résolution qui fait émerger la réponse du poème. Ce qui est qualifié de « réconciliation historique » ne change rien au fait que les Indiens luttent, encore aujourd'hui, pour des droits fondamentaux. Ainsi gommée, la violence reste accrochée au paysage : « les montagnes sacrées des Sioux, qu'ils appellent He Sapa et qui ont le rang de montagnes dans l'esprit des Sioux, ont été rebaptisées Black Hills (collines noires) par les Anglais ». L'occupation vieille de deux siècles est illégale. En fin de recueil, un poème est dédié à la résistance des Sioux contre le passage de l'oléoduc Dakota Access sur la réserve de Standing Rock dans l'Etat du Dakota du Nord (2016-2017). La lutte se poursuit, l'occupation par les «water protectors» de la zone concernée a été réprimée mais la lutte au niveau juridique continue. « Layli est une nouvelle étoile », « son travail incisif, précis, frappe juste » selon Diane Glancy, poète cherokee reconnue dont le travail est enseigné dans les universités aux Etats-Unis . « Ayant digéré toute l'histoire de la littérature occidentale, donc anglo-saxonne, et jusqu'aux auteurs de l'avant-garde, Layli Long Soldier peut apparaître comme une auteure expérimentale, mais elle a ceci en plus : la langue anglaise lui est une arme qu'elle retourne contre « l'envahisseur et le colon » pour faire entendre la pensée indienne, pour affirmer la survie de sa culture et de son peuple, pour rétablir la vérité des faits historiques », rapporte Béatrice Machet.

MURIEL COMPÈRE-DEMARCY ET KHALED YOUSSEF : VOYAGE GRAND TOURNESOL – Ed. Corps Puce

« Le poète est toujours chez soi ailleurs. Cela ne signifie-t-il pas que pour rentrer et se rejoindre il suffit de tourner la page du livre de l'habitude pour commencer à lire les mystères cachés entre les lignes ? Nommer les choses signifie et les mettre au monde, en tirer des sens inconnus. C'est pourquoi la langue maternelle devient un pays à habiter, ... assaisonné de solitude et de silence. » (page 13). « Passeport pour l'exil », la poésie poursuit sa vocation de traduire le silence des pierres. « L'idée créatrice est une fin en soi », nous dit-on dans cette préface heureuse de citer Rilke dans une lettre à un jeune poète, comme on aurait pu citer Le Petit Prince... à la rencontre des enfants qui pauvres, sourient encore aux rêves sans qu'ils ne les enferment. « Enfance de l'humanité », Muriel Compère-Demarcy et Khaled Youssef nous emmènent en voyage entre vers et prose, et tout autour du monde : en Tunisie, Colombie, Ethiopie, Zanzibar, Jordanie, Iran, Myanmar, Ouzbékistan, Liban, Géorgie, Sardaigne, Andalousie, Angleterre, Montréal, Cuba....

ANNE-EMMANUELLE FOURNIER : LA PART D'ERRANCE – édition Unicité, coll. « Le Vrai Lieu » 13€

Avec le projet spirituel et ambitieux de « retrouver les chemins perdus de la transhumance », Anne-Emmanuelle Fournier perçoit dans sa chair « notre précieuse filiation avec la nature tout entière ». C'est « une sensibilité vibratoire pour appréhender l'inquiétude de notre temps face à la coupure de plus en plus prononcée entre l'homme moderne et la nature », nous est-il dit dans la

préface. « Prenons acte de cet espoir, de cette utopie », nous dit encore Jean-Yves Masson : « Avec ce « nous », ce livre ose donc s'achever au futur : « demain tout sera semblable / et nous serons intacts / dans l'été / perpétuel / et ses jours immobiles / pareils à l'enfance sans limite ». » Dès le prologue, nous sommes envoûtés par cette voix qui dit trop vrai : « En vérité, les humains 3.0. n'ont pas guéri le vertige. Ne voient-ils pas que leur science ne dissipe en rien le mystère, mais le rend plus aigu encore ?/ Ils ont laissé ma peau pourrir sur la plaine calcinée. / Certains ont crié sous la mutilation. // Ceux-là se sont mis en marche des deux côtés de la mer/ à la recherche d'un lien // et de leur propre densité. ». La présence animale est source d'émerveillement mais surtout de repère et de sagesse : « Qui voudrait alors / d'un autre monde ? » L'auteure nous fait suivre la trace de sa simplicité : « La rumeur du troupeau sous l'orage / monte prière des origines / hymne de terre et de poussière / que la partie adresse au Tout. ». Directe et consolatrice d'un chagrin que les bêtes elle-mêmes semblent ignorer, cette voix – sans la nécessité d'y inscrire le « je » d'une première personne – n'en est pas moins lyrique : « Peuples premiers / peuples défaits / la lumière souvent / s'ensevelit dans vos regards/ mais ne meurt pas ».

Où nous emmène cette incantation aux forces durables de la nature ? Constatons l'inadéquation entre le savoir et l'immensité de notre monde désormais précaire avec une alerte qui nous somme de reprendre un chemin : « s'accorder au vent aride / qui plisse à peine / les heures. » Rien ne nous fait redouter cette lucidité éprise et, pour faire écho aux visions somptueuses de Rilke, cette exaltation se noue à la tendresse d'un avertissement : « on ne nous avait pas dit /que cela arriverait si vite / si tôt / hier encore la main était pleine / de son propre poulx / aujourd'hui la soif / tout autour la rocaille » Loin des visions anthropocentriques, le sens peut se ré-organiser : « Alors ouvrir les côtes / tant que le permettent les os / élargir la poitrine et laisser entrer / l'haleine tiède des arbres / le souffle qui recoud / ce que l'esprit dissèque. » À l'heure d'une pensée poétique, les dessins de Regis Rizzo ouvrent un espace fictionnel qui se donne comme une vision allusive, mouvante, stratifiée. Ils se sont mis au diapason de ce « yoga » que l'on puisse ici « oser une sorte de foi » malgré le cri lancinant qui dénonce le saccage de notre lien (à l'animal).

ION MUNTEANU : LES VIVRES DE LA PAROLE – Eikon éd. bilingue roumain-français

Charnel et spirituel, nous courons dans la poésie roumaine comme à travers champs. Aucun sentiment de solitude car l'autre, ami, menteur, oiseau, arbre, pensée ... est toujours tout près, à fleur de peau : « toi qui a des troupeaux de papillons et des granges des jonquilles pressées / toi qui ne glanes de l'histoire que les épisodes qui n'ont jamais eu lieu / toi qui, toi, l'accusé ... [...] »

Et moi qui pensais que l'hiver n'était que ce royaume / où les loups survivaient. » (page 71)

Le poète roumain parle aux arbres, aux papillons, au hautbois... Il est transi de sensations qui fusent en gerbes de mots. Il n'est pas suffisant de parler d'incarnation. Il est plus juste de parler de vivres et d'accepter ce pluriel comme nourriture sacrée ou simple complément alimentaire pour notre équilibre. Le cri de Fondane nous en avait averti, bien avant que ces voix ne fleurissent le champ contemporain de cette poésie roumaine. Ainsi la poésie s'inscrit dans une tradition singulière qui ne refoule rien, ne se guinde pas. Denisa Craciun, traductrice de Salah Stiétié et poète également sait bien nous faire goûter ce naturel tranchant, avec la lucidité hospitalière qui existe dans ce regard là, limpide et perçant comme la simplicité qui jaillit d'un torrent. Cette voix s'accomplit de la fleur au fruit répondre à l'entêtement de la question du « Qui suis-je ? » (p.199) : « Moi et moi parlant de moi font deux/je suis les deux / ILS SONT le manteau de plusieurs personnes ». Et de conclure : « je ne suis pas seul ». Dans sa « Tentative d'autoportrait II », le poète ne manque pas non plus de cet humour tendre quand on lit en dernier lieu : « le nom est tout ce qui reste du jour » (page 177). Cette philosophie s'occupe surtout du « transfert de la chair au symbole », « punition que seuls les sauvés reçoivent » (page 167). Rédemption précaire pour un monde qui craquelle entre pensée et paysages, là même où l'écriture seule peut s'insinuer pour témoigner sensiblement de rupture. Est-ce au sein-même de la question du « Qui suis-je ? ». La densité et la continuité de ce volume (de près de 250 pages) ont le pouvoir de nous la rendre intime cette question, tout hantée, enchantée, délivrée par un flux de perceptions habilement rythmées sur un ton à la fois tendre et terrible.

VERSO 189

KATHLEEN HYDEN-DAVID — LES MOTS DU REGARD

Dès son ouverture, Kathleen Hyden-David interpelle les poètes. L'expression est d'un lyrisme assumé, probablement celui dont le discours a besoin pour interpeller les politiques et déverser ce qu'on en pense. Elle s'adresse aussi à Reggiani pour le citer et le pasticher à la mode des goguettes qui font réécriture de l'actualité pour le café du coin dont la spontanéité est peut-être aujourd'hui ce qui nous manque. Certains auteurs peuvent bien se réclamer d'une prise de position face à ce qu'on nomme un peu globalement « l'actualité ». Ils font trêve d'imagination comme s'il fallait sacrifier la part de rêve pour entrer en conscience de ce qui arrive. Le rêve doit-il s'émanciper dans cet espace assoiffé de transparence. Pourquoi pas ? Cela au moins pour rappeler que la poésie n'aime pas le mensonge ni la méchanceté; qu'elle a depuis toujours vocation de les dénoncer. Dans ce théâtre de langage qui n'est ni fiction ni vérité, affectionner la beauté convulsive en délaissant la vraisemblance présente aussi le risque de se désister. La journaliste du discours compose une réponse en voulant la faire entendre ce qui parfois nous dépasse. À la limite du discours moral et du cri du cœur, ce texte révèle l'immense besoin de discuter, sinon « Que faire des mots ? ». La question mérite au moins d'être posée.

MAXIME RIGAUX — PREMIERS POÈMES

L'intensité des premières fois ; celle des premiers poèmes que l'on peut recevoir, ici, imbibés d'énoncés dont la simplicité nous déshabille. La dose prévue est suffisante pour qu'on soit perdu dans l'imprévisible, éberluée, au point de ne rien savoir de ce qui m'arrive et cependant de vouloir en reprendre quoi qu'il arrive. On frôle vite l'overdose. Cela fait plus peur que plaisir, car avec ce verbe léger et lapidaire, nous sommes à cet endroit bien vivant, carrément vissé à ce volcan du cœur qui ne demande qu'à battre :

Une montre/ Sans raison/ Découper sur son ventre/ N'aura pas suffi (Page 9)

Nous sommes à la campagne entre « la nuit d'été et la grange d'hiver » et il s'agit d'amour, le grand amour, dont sont fait les « premiers poèmes » avec cet aveu de l'insoutenable :

« Jamais/Jamais je n'ai aimé/autant que j'ai cru l'être » (page 11)

Et pour toutes ces premières fois qui nous font simplement renaître, ce petit bijou ne prend que peu de place pour écarquiller les paupières ou « mettre le feu » à votre bibliothèque.

Irruption du poème qui franchit la peau et se mêle de charrier ce que rien d'autre ne pourra.

Maxime Rigaux est né en 1989 et a grandi en Ardenne. Il écrit des poèmes dès l'enfance. Sa rencontre décisive avec Bukowski, à dix-huit ans, lui fait découvrir le vers libre et le décide à poursuivre sérieusement dans cette voie. Sa découverte d'Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud confirme sa passion. En 2016, il publie sur internet son Premier Poème, qui sera suivi en 2017 par Coralie dans l'eau et en 2018 par Barrière. Ces trois opus sont regroupés l'année suivante, avec la parution du recueil Premiers Poèmes.

JEAN-LOUIS RAMBOUR ET PIERRE TRÉFOIS — EXTENSION DE LA LUMIÈRE

Qui n'a pas rêvé de faire le lien entre Poésie et Peinture ? Car tout est possible et fluide : dialogue, résonance, promenade, critique, comme si l'esprit, convoqué au sens le plus direct, la vue, se trouvât comme un poisson dans l'eau, alors que nous sommes déjà noyés de couleur, à traduire, de forme à entendre, de rythme à convertir, en mots et en silence. Ce recueil en est un exemple espiègle : « la main passée au travers d'un grillage résume le monde. » De disparaître et de surgir, l'écriture de Rambour nous tient en haleine quand tout porte à croire que cela

pourrait encore nous tomber des mains. Mais non ! la voici, cette main qui peut tout et ne se referme pas vraiment. Et c'est en quoi le texte parle et va plus encore plus loin pour nommer son rôle-titre. « D'abord elle est grise (...) Ensuite la main appelle, cela fait des jours qu'elle appelle, le reste du corps étant englouti ». Le retour des assonances forge le creux d'une oreille aussi prête à entendre le gouffre qu'à déceler la couleur à l'extérieur. Mouvement de cet appel d'une main trop isolée pour sauver quoi que ce soit : « Elle est séparée du désir, elle n'a plus d'ailes. ». Ce qui peut vouloir dire qu'on entend plus l'appel, car juste juste avant on trouve : « elle est une sorte d'abandon ».(page 27)

Cette peinture donne à penser au moins autant qu'elle donne à boire. Et les substances s'enchaînent aux symboles griffés, flamboyants comme dans certaines calligraphies qui avoisinent la lumière d'un vitrail.

L'imaginaire adopte aussi bien cette beauté méticuleusement décrite. Non sans toute sa sensualité empathique : « la Gaze enveloppe la cuisse. Elle est/de ce tissu léger, en lin, en soie/ dont on couvre les blessures/qui dégouttent de sang ». Entrons implicitement dans le récit subtil de ces champs de batailles.

Formellement le pavé du texte est justifié à droite afin qu'on puisse s'écarter légèrement de la toile, que le lecteur devienne aussi spectateur. On lui chuchote parfois un conditionnel à la fois pédagogique et rêveur : « On pourrait dire qu'il neige » (page 49) comme s'il fallait nous éduquer à ce projet de prendre le temps de voir. Et il le faut : « Ce n'est pas facile de voler rapidement, moins encore de repérer l'oiseau/en pleine vitesse. » (Page 51) Il faut découvrir pour l'apprendre par cœur la formule de Rimbour : « Toutes les pages, depuis des siècles contiennent alphabet (...) Les lettres/qui font que tout prend existence. » Je vous laisse savourer ce théorème retentissant (page 53). Par ailleurs, on peut dire du livre tout entier que « cette exubérance de couleur » est le fruit d'une complicité au long cours puisque les deux signataires de ce livre en sont à leur troisième duo. Qui pourrait dire qu'il y eut un geste, trait ou mot de trop ? Rien de cela au sein de toute cette profusion : c'est un voyage qu'il faut souffrir, car cela n'est pas seulement joli mais demande de l'attention, oui, cette attention qu'on peut s'offrir pour ne pas en devenir jaloux !

ISABELLE PINÇON — ICI ALGÉRIE

Elle y est née pour y renaître, dans l'assertion d'une poésie outrée par la violence. Ses mots lapident en retour le chantier éclaté que nous laisse Algérie. Elle en propose des instantanés, simples occurrences de ce personnage, pays natal, mêlé au confluent de ses lectures.

« La mémoire traverse/S'évapore, Se recompose/Et quelqu'un qui manque/Brutalement / Abruptement. » (page 5). On sent la difficulté d'écrire ce manque qui s'écrit elle-même : Les poèmes se tordent » (page 44). Cela comme un journal de rêves dont les pensées basculent aussitôt dans le cauchemar : « Tu gardes le goût des hurlements/ Ton corps est figé/ C'est ma voix qui relève le naufrage » (page 11). La Poète-héritière espère « dans chaque mot un fruit frais ». Et faisant obéir la poésie, cela fonctionne assez : « le rêve boit le jus de chaque couleur (page 12). On se demande avec elle comment les mots meurent sous la peur ? « Nous habitons une vie gardée »...certainement parce que « Personne n'ose » (page 51). Sa mission de les éveiller après tous les massacres : « Personne n'a voulu parler/ni même la main avec ses pétales/personne n'a voulu raconter/ils ont roulé sur eux-mêmes/sans images/sans rivages/sauf [...] » (page 14). Sauf ce recueil peut-être issu de « la plus petite/ La gourmande aux joues bien rondes » qui ne peut que déplorer la peur. L'enfance est une façon de nous rappeler à tous les possibles : « Vous étiez vivant/(...) Vous terrassiez le point / Chaque fois que d'un vers vous m'appeliez/ Vous me regarder à présent /et dites : attends-moi. » (page 15) Et un peu plus loin « Il a fallu tellement mourir » énonce la fatalité meurtrière d'un décalage où ne chante aucune nostalgie. La poète usant et abusant de synecdoques nous rappelle aux sanglantes décennies dont personne ne se risque à faire le puzzle. Le ciel ne nous détourne pas non plus des moments paisibles « quand les fenêtres étaient ouvertes... ». Ce qui est émouvant c'est de voir celle de la poète s'ouvrir sur son passé : « née en Algérie », confie-t-elle, syntagme jusqu'ici refoulé, voire falsifié. Est-ce moins grave d'être née à Lyon ? C'est l'interdit de la parole si

profondément intériorisé qui gouverne. Le pacte serait alors ici de « Rompre le silence accroché aux branches » (page 49), ce que le confinement (2019) aura libéré de mots depuis les « pas perdus » de 2006 en Algérie. Il faut du temps pour donner du relief à « leurs tourments », leur dédier un poème afin de « souligner d'un trait de couleur leur génie, leur force de résistance ». Une « réécriture » qui « contribuer(ait) modestement à détacher les chaînes qui bâillonne leur langue ». L'auteur nous laisse un doute comme si la fillette faisait un vœu « en écoutant la voix multiples des poètes » (page 67). De l'aveu de Pinçon elle-même : « J'ai bricolé une conscience de la beauté et de la douleur humaine du pays de ma naissance » (Page 68). Ces sensations d'enfance en toile de fond font au moins entendre un besoin pressant de fraternité. Prière de féconder la langue en ce pays toujours frappé pour qu'enfin, cette « fenêtre ouverte » sur la beauté ne soit pas ni une « main coupée » ni une utopie sacrifiée. « Ici, Algérie » marque une mise à distance pour savoir où « nous » sommes. À suivre...

VERSO 190

CAROLE NAGGAR: EXILS - Couverture : Bernard Plossu - Préface : Gilbert Lascault - Polder 192

On entre ici par le point de vue d'une petite fille aimante sur son grand-père qui aime les petites filles. Façon de nouer l'intrigue, voyeurisme, ambivalence, ou délicatesse à la Paul-Armand Gette, engagée dans ce regard croissant (p.13) : * Une fois j'avais vingt ans lui jumelles en poche / sur le / balcon » se désolant qu'aujourd'hui les petites-filles ne portent « plus que des pantalons ». Tout cela inséré dans un récit d'obsèques. Et puisque les morts font parler de cette part manquante à toute vérité. Après beaucoup d'absence, Edmond Jabès nous revient sous la plume de l'artiste. Comment la nommer ? « voix sans visage », « visage sans voix » (p.32) ; devant elle, l'écriture même se banalise, de chiasme en oxymoron : « silence hurlé ». « L'écriture des tombes comme les feuillets d'un même livre » ne vient pas à bout de ce qui pèse si lourd dans ce si petit livre (p. 35). En résonance à la photographe Annette Messager, l'artiste s'attache à ce qui de vie se loge dans les rebuts qu'elle nous agrandit : « (p.37) Bleu clair, le ciel montre sa cruauté (...) Pigeons comme des anges aux ailes trempées de rouge ». Et dans une filiation toute jabésienne, la page se termine par une tendresse péremptoire : « Il revient / À votre silence / De presser / les mots sur mes lèvres. » Porte-paroles des exilés où « Je ne / viens pas d'un lieu, / Je viens du temps. » (p. 42) n'avait nul besoin du cadre des haïkus (p.61-63) pour consister. Suffit : « L'odeur de ma perte en secret mêlée à l'être » (p. 68) pour guider cette écriture plurielle dans les méandres d'une mémoire recueillie qui s'élucide sans complications (p.43) : « Je dis chemin et c'est labyrinthe ».

MICHEL DIAZ : LE VERGER ABANDONNÉ - Éditions Musimot, 2020

Ce recueil fait parler Ulysse sous une forme épistolaire. À la faveur d'une sensation des vagues et d'un voyage dont on ne sent pas le retour, le style est fluide, léger et somptueux. [...] « L'Ulysse de Michel Diaz ne reviendra pas » nous dit son illustre préfacier. « Mais peu à peu, au fil du cheminement, les contours de son monde intérieur s'effacent, et bientôt il ne reste rien de son identité première ni même de ses raisons d'être, sinon un renoncement progressif, une volonté de faire de son exil une errance perpétuelle au bord du monde dans la tentation de n'être plus personne ». David Le Breton qui s'en étonne, signifie ce « déséquilibre qui en fait tout le prix », en invoquant Edmond Jabès : « Le lieu habitable est-il dans l'absence de tout lieu ? Le lieu, justement, de cette inacceptable absence » C'est un Ulysse postmoderne, voire contemporain.

Mais l'absence ici inquiète l'écriture et cependant la creuse comme une voile impatiente et docile à la nuit. Ce qui me semble le plus remarquable, c'est le paradoxe de la nuit qui enfin permet l'ancrage de cette instance poétique. À l'instar de Leïla, elle infère le dialogue soupçonné de cet échange par lequel les mondes se dénudent et confère au poème

sa fraîcheur érotique : « Et je sais maintenant le temps qu'il faut pour aller de ma vie à la tienne ».

PS: Les éditions Musimot font des livres d'un poids de plume. On rêve juste de les tenir à la main.

JEAN-MARIE FERRÉ : SONGE DE SOMME - Illustration de couverture Mathilde Leroy - Editions de La Chouette imprévue 2020

Quel scintillement soudain ! pour raviver le point d'énonciation et personnifier la rivière, l'auteur distingue chacune des parties du recueil par un pronom personnel. Cette intersubjectivité formelle nous ramène à une fonction essentielle du poète. Celle de donner la parole absolument à ce qu'il veut, mais surtout à ce qui ne parle pas « naturellement ». Ce sont tous ces possibles qui organisent la modernité depuis « Le Bateau Ivre » de Rimbaud. La somme ? une rivière, certes, mais aussi la somme de ses mille reflets, mille bras, mille facettes, mille vies pour cet amour qui s'y déverse. Car il s'agit d'une poésie amoureuse comme ce qui vient de l'imprévu du paysage. Quant à l'objet du recueil, lui-même : il est façonné comme un hublot, avec une ouverture pour pénétrer délicieusement là où nous n'avions jamais pensé être, voir, sentir : « Un jour/ J'irai sur une barque/ Délesté de mon ombre/ Respirer l'odeur de la pluie et des plantes/ Sous un ciel gris. » Pour faire corps, l'écriture de Jean-Marie Ferré, en est pour ainsi dire liquide, ce qui nous rappelle délicatement l'embarcation que sont les mots, leur puissance ancestrale comme celle des éléments.

THIBAUT MARTHOURET : SMOG ROSÉ - Atelier de l'Agneau

puis l'avènement de l'ordinateur personnel, tout poète n'est-il pas né d'investiguer tous les caractères, d'explorer les déformations du dictaphone en particulier, si cela donne du sens à l'invention en cours. Nous avons grand besoin de fantaisie et c'est tant mieux : cela crée des mages, de l'inattendu et ce n'est qu'un début dont le surréalisme peut

continuer de se gaver. Ce recueil est le télejoie d'une exploration des « de l'autre côté des vieilles pierres, la ville. La ville a fondu ».

Mais l'imagination informatique ne s'arrête pas là. C'est le défilé d'une époque : « Nous séchons et plus encore, nous devons, découvrons notre contribution à la saison balbutiante, ces informations humides qui apparaissent sur le carré de terre cuite une fois une serviette au souper, nos états limites. » Page 17. Si le quotidien s'anime d'épiphores, cela ne lisse pas tout à fait le contenu indigeste des « jours de fatigue », lourds de regrets, lourds de désir saturé. (p.23) Le cratylisme est une langue des oiseaux qui touche vite et de près à notre tragique ignorance. Là où nous ressemblons à ces machines qui engouffrent la plupart de nos regards et de notre tendresse, j'aime que cette faillite soit montrée au grand jour, dans son plus simple appareil de papier. Et si quelqu'un s'était endormi la tête dans les bras sur son clavier d'ordinateur ? Voilà l'anticipation d'un incident facile pour instruire quelque peu (la fin de) notre temps.

MARIE-FRANÇOISE GHESQUIER : DANSE EN RÉSISTANCE - Éditions Jacques Flament, 2021

Il faut entendre librement ce rythme sorti du feu, là où le corps ose devenir poème entre musique et langage renouer avec les sources du Duende : « Il faut souffler le verre » (p.15) Le cheval est à l'intensité de ces flammes tout contenu dans l'obscurité : « Hanches infusent ivresse / du mouvement / Les mains se plient autour du vide » (p.22). Les « Pivoines éclatées » (p.12) sortent du folklore pour rendre à la poésie sa force artisanale. Écrire « l'axe se tord à la taille », c'est montrer avant tout l'importance du geste qui transforme ce vide en objet vivant.

Ainsi parle la danse de cette forge ancestrale en épousant le souffle.

Entre « tourmentes et tourbillons », sans autre recul que la maîtrise du

* tressaillement » (p.20), le spectacle de cette « cheville ouvrière » reste cependant très intérieur : « Les écritures trouvent alors / leur poids de cendres ». Sur les pas de Llorca et de tant d'autres, il fallait remettre à l'honneur cette résistance qui, populaire, n'a même pas besoin de se distinguer. « Danse fulgurante » toute rebelle, son imagerie participe « des mensonges qui protègent nos rêves » (p.51). La deuxième partie

« Verbe haut » semble avoir puisé dans les « songes déments » de ce flamenco pour détacher une voix plus singulière que je laisserai aux lecteurs-lectrices le soin de découvrir et d'apprécier.

VERSO 191

ANNE-LISE BLANCHARD : L'HORIZON PATIENT – Ad Solem éditions, 17€

Et si la poésie se raréfiait comme l'air... On est ici en altitude. C'est justement pour cela que l'on creuse jusqu'aux crêtes espérant atteindre les sommets du vers aux ambitions de transparence. Voyage, voyage ! entre musiques et paysages. Difficile d'éprouver autre chose qu'une nostalgie rêveuse dans le cours de ce rangement / arrangement parfois un peu nerveux. On se demande alors ce qui s'est arrêté et ce qui peut encore reprendre comme souffle pour s'inventer de plume, d'oiseau, jusqu'à reprendre son envol. Cette voix n'épargne pas une certaine lassitude dans sa « sobriété éloquente » au cœur de la beauté. Mais surtout le corps « Je me roule me retrouve / m'etire », (p15), impliqué dans l'écriture comme jamais : une seule prise : « l'empêchement du réel / dont ton corps par / hoquets, / écrit l'histoire... », (p17). « Sète / le vent / court dans nos veines /... cœur de chair », (p 29). L'effraction vient du souffle, de la voix, une voix de fado « qui délie la pesanteur / du silence / creux de nous-mêmes », (p.26). Ce qui patiente au fil des pages, c'est « L'apaisement / ... venu de la neige // Lent silence lent / qui accorde le pas / au ciel », (p 40). On croit que la boucle est bouclée, mais non : « le pied dérape » (p.44). Signe de l'inattendu sur la toile de « L'horizon patient / Balaiera / Les facéties de l'usure ». Et l'on trouve aussitôt à la page suivante : « Ma foulée / réduite / me tient en laisse », c'est le même « horizon patient » ; il se joue un peu de notre condition tandis que l'énonciation, elle, enchaîne, déjouant l'immobilité. Le parallèle entre le pas et l'écriture n'est pas synonyme de mètre dans cette poésie. La polysémie du pied marque autrement le paysage de la page, alors que le titre performatif du recueil nous avait averti d'un bémol : « La hanche bougonnante : tirera-t-elle un trait sur l'impatient / échappée vers / l'horizon » (p.50). Quelle « mémoire des muscles », « d'enjambées / désormais gelées. » ? Et surtout dans quel temps se situe l'énonciation ? Le parallèle page / paysage continue : « Suite de parenthèses ces champs », (p.69) et c'est un voyage en douce où « Goûter la nudité de la pierre », (p 100). On ne sait plus où sont les épithètes, où sont les êtres, où sont les attributs, où exactement ce passé commence... Peut-être dans l'avenir, qui au lieu de s'ouvrir, faute de corps, s'imaginer forclos dans chaque parcelle de l'air. Quelque chose de désappointé « que le pas, / ne reconnaît plus », (p 46) comme si le corps ne répondait plus, au point qu'il invente et imagine que les pieds désertent la marche. La « hanche bougonnante » du début semblait pourtant marquer un processus irréversible. Si le corps était un avertissement de l'absence dont l'écriture serait un témoin naïf, alors « le pied d'agripper des mots ébréchés / épithètes cabossées », (p 54) rendrait la poète si humaine qu'elle ferait un peu la nique – imposerait patience – à cet horizon dont le gouffre est limpide. Par exemple, avec cette phrase qui résiste : « d'un sac plein d'oublis alourdi » pour une « Intranquillité du / poème / quand les mots sombrent puis comme / d'un océan ressurgissent // A nouveau le monde / nous parle », (p 62). Voici donc le meilleur qu'on nous garde pour la fin, lorsqu'enfin « Le rire tressaille en chaque pas », pour aborder la dernière partie du recueil. C'est d'une géo-poétique qui n'est qu'apparemment légère et donc il faut parler pour rendre justice à ce très beau recueil d'Anne-Lise Blanchard. Là où l'épigraphie trace le pas des passantes dans « le bel aujourd'hui ».

MICHEL CASSIR : À FEU TENU – éditions Unicité, collection « Le metteur en signe » 13€

Il y a chez Michel Cassir une énonciation espiègle où le jeu accompagne la vision : « œil artisanal / tissage savant / n'en est pas moins complice / de caresse taboue ». p 51. Par cette contiguïté du regard et de l'inconscient se noue un érotisme du quotidien où l'amertume n'a pas sa place. On est au Mexique entre les vivants et les morts, à l'ombre d'un grand écrivain mexicain (Juan Rufo), dans « l'alchimie de la nuance », (p 13) où la mémoire se faufile en douce. Victorieuse comme un fauve entre toutes les couches de violence que l'histoire de ce pays a cumulées, la lucidité nourrit des questions initiées par « les sens ». Lors d'une promenade, on se donne le choix d'« éteindre les feux de pauvreté » soit par « l'esprit du maïs grillé » soit par « le charme d'une glace tropicale ». La touche surréaliste distille les métaphores simplement tissées dans les pages qui suivent et c'est apparemment léger comme « la merveille échappée de ses doigts joints en corde de soleil » (p 35). Cassir débusque le merveilleux et le partage, nul besoin est d'en rajouter. Parfois un collage se

réalise et c'est un rêve tout craquelé de mots, une passion contenue pour invitation à farfouiller le sublime. Ailleurs, c'est le paysage qui finit par mordre les mots : « rien ne sera plus aussi bleu » (p 40) à propos du désert qui « dose son âpreté / en fonction du voyageur / (il) le détourne de son désir / le transforme / en ligne de fuite » p 47. Des gravures sur bois de Saad Ghosn ponctuent le recueil avec un bonheur vivant dont Michel Cassir établit le dialogue au milieu du premier confinement. Sans nommer la répression, ce recueil d'une culture profonde nous transmet une sagesse politique. Par ces poèmes, les croyances autochtones percent l'illisibilité d'une modernité souvent mafieuse. On ne se remet pas du Mexique, ni de cette lecture.

MICHEL DUNAND : RIEN DE PLUS – Livres du monde 15,50 €

Lorsqu'on a entendu une seule fois la voix de ce poète, on peut ressentir qu'on est tenu en lieu sûr, dans un intervalle resserré entre deux bornes peut-être deux choix : Partir / rester : « A moi les seuils ce n'est pas rien » (p 11). « Je mets peu les pieds dans le pays voisin » (p 10) Pourtant la tentation autobiographique ne se résout que par des points de chute, où le poème va se risquer au-dehors, ailleurs : « Voici la rue Mazarine (...) Trottoir Desnos. / L'arrestation. 1942 » ou bien « Et maintenant je repose en poésie. Pour le meilleur, rien que pour le meilleur. // Tombeau de Bashô . / Japon » (p 44) poèmes dépouillés, élémentaires, où les infinitifs enchaînent constats et consignes sur un ton faussement conventionnel. « Rien de plus » Zen dont « Hokusai (serait) le superlatif » ... « beaucoup de blanc » (p 37) comme dans ce recueil qui nous dote d'un souffle intérieur, solide. Méditer la peinture, certes, mais pour « Dompter le vide. Un Un art » p 44. « Ecrire : inhumain » seulement en référence à Gary auquel Dunand oppose très vite la verticale d'un autre motif : « l'envol de l'oiseau » (p 48). C'est l'esquive du poète qui se joue à « (se faire) de l'ombre » (p 48). Il joue tout en continuant d'explorer le vrai, se regardant aussi jouer « Changer de peau, déménager. » ... « Jamais si bien servi que par (s)on cœur. » p 51 et dans un érotisme joyeux : quand bien même « Vénus nous quitte »... « Je me dévêts à ma façon. Mot à mot ». Cet insondable inconnu dans lequel dissoudre une subjectivité est un après-Baudelaire : « Me connais-tu vraiment, disait la mer ? Plonge et tu sauras. » p 57 où le poète prolonge ce passé qui ne l'a pas oublié entre les bornes d'une subjectivité opaque, lassante. Reste ouvert ce projet poétique réalisable : « J'écris avec de l'eau. » p 61 qui pose «probablement» en creux avec l'évocation finale des convois la question finale du libre arbitre pour tous ceux qui ne sont pas revenus

GEORGES OUCIF : LES USINES – Couverture / Ameneh Moayedî – Polder 6€

« Les usines dessinent au loin leur dôme bossu / l'horreur de leur fournaise crachée par les cheminées / des hommes s'y consume et leurs mains rougeoient /comme le cœur de l'innocent à l'approche de l'amour (...) lorsqu'il dévoue sa vie à l'ardeur qui le brûle » (p 19). L'étincelle surgit des synecdoques les plus évidentes et « C'est un monde d'ombres et de tubes / dessiné par un enfant que rien n'effraie /... / Il suffit de regarder sans rien comprendre. » (p 21). En sourdine, c'est la prostitution à l'œuvre dans ce monde résigné à emboîter la violence qu'il condamne et régénère. Elle coule comme si c'était depuis la nuit des temps partout sans obstacle. Avec « Les usines », on devine tout de suite tout cela. On sait immédiatement que cette « beauté insolite » (p 24) n'a de grave que son insolence éphémère dans l'obscurité d'une ère industrielle. Des questions se faufilent entre les allégories : « Les années, peut-être nous entraînent-elles vers des abîmes inattendus / le regard des inconscients y plonge toujours trop tard / où impénitents les éternels amoureux comptent les tristes jours où leur cœur bat sans objet. » p 27.

Cri de papier et de fumée, les « Polder » se glissent discrètement dans une poche pour nous régaler en douceur d'une illumination. Ne nous en privons pas ! Ici-bas. ce sont « les usines ». C'est si peu dire qu'elles sont personnifiées dans « leur corps incongru / dans leur nudité d'acier hirsute », p 9 « Qui sont ces formes sombres » animées, inanimées, dont le lecteur fait sa couleur pour nous apprendre les mystères d'une vision dont il est désormais redevable. Un rien qui redessine les cheminées d'usine sans les briques. sans la suie, sans le ciel. Des mains qui

s'imaginent attraper l'air et la lumière. Des mots qui ne sortent pas de la bouche auxquels les doigts touchent sans tout à fait éteindre le son ou les voix qui montent en volutes sur l'horizon. Et sans orage et sans raison, tourner la page comme la lumière au loin s'éteint. Du chagrin et de l'impuissance de ce train dont jamais on ne peut descendre, du moins avant d'être comme fumée, soi-même recraché des usines. Trente-quatre poèmes pour ce songe. Nous ne sommes pas devant « le premier film, à la sortie de « Metropolis ». Nous sommes dans tout ce qui le poursuit : « C'est une lutte incessante pour cesser de rêver de ses rêves qu'aucun marteau ne peut forger / une bouche qui voudrait sourire et ne crache que feu » p 33. Dans le sillage d'une dénonciation apparemment docile, nulle besoin de caricature. Ce n'est pas non plus le cri romantique d'un Baudelaire ou d'un Rilke ni « La colère » révolutionnaire dans la voix de Dominique Grange ; c'est un regard d'homme à peine sorti de l'enfance, devant ces dessins qui s'animent en trois D : « le dragon porte-bonheur vient nous sourire / au-dessus des murs de briques noires / béat l'amoureux impénitent / admire la chevelure déliée d'une femme brune (...) ». Devant ces « corps tordus » (p 13), le « monstre qui (leur) fait les gros yeux » n'est que la pointe d'un monde encore plus tordu. Mais qu'avale-t-il en vérité, sinon les « jours entiers », les vies, les années ? Ce n'est pas tant qu'on hallucine : « Elles fument et disparaissent comme la braise ». C'est le poème lui-même, ébloui par la violence, qui se met dans la boucle et fait des ronds de fumée jusqu'à la braise, ici au fond des yeux, la braise qui brûle en noir et blanc sans faire de cendres. Enfin de la détresse dans ce monde où le positivisme nous empêche de lire le danger de tout ce qui fascine et nous rend la vie simple ? Merci Oucif de nous alerter de cette liberté du regard où la subjectivité se déplace, ne sait plus à quelle beauté ni à quel courage s'en remettre. Ainsi planquons-nous dans un si petit livre pour croire au mirage d'une aliénation consentie... Je recommande ce recueil et quelques autres œuvres qu'il faut dénicher sur la toile en plus des revues qui l'ont accueilli jusqu'ici : Terre à Ciel, Mot à maux, Riveneuve, Continents, la Revue francophone du Tanka... en attendant la suite avec gourmandise

MICHELE RAMOND : LES IMMORTELLLES – Editions Orizons, Paris, 2021 18€

Lorsqu'on entre en peinture avec Michèle Ramond, les femmes sont enfin visibles et nous les rencontrons vivantes dans les mythes et les paysages sous une plume délicate et précise, rêveuse et si humaine qu'on ne veut plus que cela s'arrête. Cela commence sur cette interrogation : « Aucun discours jamais ne dit ce qui anime les tueurs » p 19.

Dans les longues après-midi quand les femmes attentives sortent de la cuisine, de l'arrière-boutique, de l'atelier, de l'université, de la mairie, du secrétariat, de la poste, de la gare, du palais de justice, de la bibliothèque, de l'école, du bureau, d'un ministère, de l'hôpital, de la maison de retraite, de la crèche, de leur tournée de soin et qu'elles s'installent dans les jardins au-dessus des rivières, les yeux témoins dans l'eau dégrafent leurs lourdes paupières et se mettent à parler une langue sibylline qu'elles seules comprennent » p 26. C'est une écriture libre et somptueuse, inspirée et inspirante car audacieuse et vagabonde ; d'une rigueur jamais désuète et qui ne manque pourtant pas de grâce comme le monde qu'elle touche et décrit, ce monde qui, sans le savoir, a tant besoin de ce regard pour nous toucher. Quelle chance que ce livre me soit tombé entre les mains ! C'est tout ce qu'on peut désirer de l'amour comme d'un savoir sans saupoudrage. Comment son devoir, son plaisir et ses découvertes si magnifiquement constellées s'enchevêtrent dans l'écriture ? Il y a cette injonction du bonheur qui « pousse les femmes au sacrifice ». Et dans un même temps nous rappelle qu'il faut croire que cela est possible mais aussi que cela ne l'est pas. Car il est encore possible que l'on se trompe, que cela nous dépasse... ne serait-ce que pour briser la chaîne de la fatalité. Qu'on ne soit ni la première ni la dernière à effacer nos intuitions pour que cela ne se dise même si cela est vrai. Il est aussi possible que ce soit là une histoire de l'art aussi nécessaire que trop peu usitée. Un esprit plein ... d'espoir pour une planète en proie à tous les dangers

N° 192

« De la main à la main ou du bouche-à-oreille », ainsi la poésie d'une rive à l'autre parvient jusqu'à son lectorat français métropolitain. Mais l'exception culturelle, ce sont aussi ces poètes qui apparaissent majoritairement femmes dans ce bout du monde francophone, m'expliquait Paul Bélanger du Noroît au Marché de la poésie quand le Québec y fut à l'honneur, en 2019. Un bouquet si énorme qu'on s'incline de voir qu'elles redéfinissent l'espace qui n'est pas seulement intime mais un véritable rapport au monde.

Sous la plume de Denise Desautels, Nicole Brossard, Louise Dupré, France Théoret, Diane Régimbald, Martine Audet, Hélène Dorion, Suzanne Biron, je reconnais avec l'éditeur leur importance, la prépondérance de leur voix dans une société matriarcale depuis le début des temps. À partir des années 70 l'écriture des femmes a traversé la poésie du Québec. Notons que les enjeux en France n'ont pas suivi la même urgence. Nécessaire donc tant mieux, quand même l'actualité force les gestes anti-sexistes. Par exemple, il était temps que Gallimard s'intéresse à une femme vivante du Québec « ni pute, ni soumise », pour la faire publier dans sa prestigieuse collection.

DENISE DESAUTELS : A L'ANGLE NOIR DE LA JOIE – nrf, Poésie / Gallimard cat.4

Une de mes sœurs Québécoises qui, depuis longtemps, a fait entrer la danse dans ses lectures. À l'aune de Barbara, Denise Desautels est une femme libre, discrète et pourtant là, comme son geste d'écrire en continu avec les autres. Elle cite René Lapierre et Louise Dupré car on sait que les lettres se partagent ici sans doute avec beaucoup moins d'ego qu'ailleurs.

C'est la noirceur aussi qui relie ces constellations de déferlantes, cette noirceur québécoise qui ne prévient pas, arrive et vient de loin, se partage aussi.

La joie est pourtant là aussi dans l'alchimie qui nous échappe. Il faut s'en régaler. C'est ainsi que je lis, cette poète dont les mots ne changent pas de place, comme s'il s'agissait d'un jeu, dont la prudence souriante élève le commun pour dénoncer ce qui est fatal ... p 208 :

« L'utopie est nue. Détrôner. Plus rien ne remue sous une brousse d'appels. Viens. Voix. Touche têtue vacarme. L'inutile trou à nos poitrines. Un livre entier pour espérer. Du noir doux de phrases. Des gorges libres. Des pulsions pensantes. Une marée d'œuvres de langues qu'on ne ravale plus ? Et le violet de l'encre coude ou poing se lève. Dit cœur absolu dit j'aime. De survivances diverses dit pense vibre vertige infini. » Le titre pluriel « Celles que je suis » qui englobe ce poème laisse soupçonner les facettes de ce qu'il reste à découvrir car il faut le découvrir ! le savourer profondément, dans ce recueil et tous ceux cette dame en noir car il y en a d'autres publiés en France et au Québec.

LOUISE DUPRÉ : LA MAIN HANTÉE – éditions du Noroît

Sans complaisance, dans ce recueil, la poète interroge les mots : le mot « bonté » avec sa dose de réel pour faire face aux croyances. Cette inadéquation invraisemblable : « le monde se balance tous les jours entre ses agonies, et tu dois tous les jours zapper le malheur avant qu'il te brûle les yeux. » Ce texte nous enjoint de mesurer l'effort entre le dedans et le dehors, quand il s'agit de « garder la tête haute même si tu ne réussis à avaler que des selfies / tel que les miettes de pain que demandent les oiseaux. » N'y a-t-il pas une anorexie qui s'excuse d'exister au milieu de cette explosion d'images : « L'âme n'a pas changé / Depuis la séparation de la terre et des eaux » ? La complaisance ne se peut plus : « Le soir finit par te surprendre et tu entends le fracas de ton âme, trop encombrante pour se camoufler derrière les bons sentiments. Tu revois ton vieux chat, tu revois les animaux de tous tes crimes »... Il y a une main tout en retenue chez Louise Dupré ;

quelque chose qui joue du couteau dans la nuit. Je ne crois pas me tromper lorsqu'elle parle à celle qui parle à Nietzsche « devant ce vieux cheval / Sous les coups de cravache / Nous rappelant à l'ordre tragique de ce monde. Car la philosophie ne peut rien contre la cruauté »... « Personne ne t'a jamais appris / à te fabriquer / une carapace / contre les cauchemars / qui habitent / le silence fragile / de tes draps ».

La parole de Louise se noue à cette tragédie qui se fait conscience pour tenir debout parmi les vivants.

SUR LE RÊVE NOIR DE DIANE REGIMBALD – éditions du Noroît, 2016

Ce recueil ne manquera pas de vous étonner par son adresse : « Tu verras l'effiloquement le cassement de fils des constellations se réduire mais ça filera encore – éruptions d'étoiles usant le temps du ciel – tu verras la ville s'enluminer d'autres éclats tu marcheras comme un ange léger sur le rêve noir ». La deuxième personne s'ancre tout au long d'une façon à la fois cohérente et énigmatique. De si loin qu'il faut des poèmes et des poèmes pour remonter le cours comme autant de temps où l'eau chante sous la glace noire, sans qu'on puisse y voir et jusqu'à ce que la glace, celle qui n'a pas encore fondu et n'est pas prête à le faire, cède pour « Celle qui nous lie » : « Qui sait le dénouement des peaux – tant de couches à libérer ». Et nous embrayons si volontiers le pas de cette « marche sans fin du poème » pour le simple savoir de rêver dont se nourrissent ces constellations poétiques. « La raison des liens est pour la plus grande part obscure » ce qui ici rend l'imaginaire perspicace, voire le sujet-protagoniste du recueil.

ANTEMANTHA : L'ECRITURE DES SONGES – l'Harmattan, 2018

Lorsqu'on arpente cette écriture, on entend les ombres qui effleurent la conscience. C'est une gravure de conte romantique dont on soulève le trait pour nous faire accéder à une contemplation inouïe : là où l'humain fait encore partie des paysages. Parmi les éléments, « l'Homme » « force compacte / de tronc / d'épaules » (17) fait partie de « ce merveilleux tranchant » (25)

Les oiseaux, les fleurs, les eaux qui métaphorisent le « flot incessant » de ce songe, battant comme un cœur dans le corps en mouvement, appartiennent aussi au monde tout entier de la performeuse. Ne manquez pas la joie de voir vivre son écriture en fusion, là où elle redouble d'allégresse, sur scène ! Tout comme elle en dépeint, amoureuxment :

« Sous la colline couverte de coquelicots / Ta bien-aimée danse / sa robe pavot crisse au vent » page 35.

Non, sans projet ni sans passé : « J'étais une enfant des bois, /... Enfant de feu / je brûlais ce qui me faisait mal / et sous la cendre cuisaient mes pommes de terre » (page 50). Transformer ce qui fait mal, ne serait-ce que pour se nourrir si cela fait grandir, n'est-ce pas le rêve de tout enfant, l'enfant que nous sommes encore, l'enfant que le poème fait renaître.

DENISA CRACIUN : LA FLEUR DE FIGUIER – éditions Unicité, 2022, 13€

Préface de Thomas Vercruyse.

Dans « Les anges », la poète s'écrit « Tout à coup la maison ne fut plus qu'une tapisserie de voix » Et cela se termine par : « Ah ! qu'ils sont malins les anges ! » Si les métaphores paraissent conventionnelles la redondance opère à un niveau de lyrisme dont il faut avoir l'audace : « la bouche tantôt remplie d'abeilles / tantôt de brouillard » au sein d'un monde qui se décompose. Ce premier recueil qu'elle dédie à la mémoire de Salah Stiéti révèle une écriture dont le chemin n'est pas près de s'arrêter. L'éclair, la brise, les fleurs n'ont plus rien de désuet au contraire. Ils tiennent de cette grâce qui frappe « la jeune fille à la perle de Perse. » (29) : « Et de son ventre caillé / la Terre fait son miroir ». Une sensualité secrète dont nous avons à apprendre la disproportion bienfaisante.

VERSO 193

ANNIE SALAGER : TRAVAUX DE LUMIERE (prix Mallarmé 2011) – LA MEMOIRE ET L'ARCHET – La rumeur libre Editions, 2010 & 2013

La poésie est une expérience simple. « Saisie par une / fleur simple sur l'arbre par / une corolle de pétales / un regard d'étamines » p. 59 (« Closerie »), la poète fait battre le cœur des oiseaux et des fleurs. La lumière de ses mots entre dans chaque parcelle vivante si bien que nous nous mettons au diapason de cette nature soudain proche et tangible. « Son regard tel un arc tendu / entre mort et beauté / qui s'accomplit du vivant » ne se laisse pas enfermer dans la typographie. Cinétique, il nous plonge dans une écriture où s'épuisera « le temps du vivre ». Par exemple, avec « Architecture d'intérieur », si l'on peut suivre les poissons dans leur traîne japonaise d'un salon à l'autre, c'est un aquarium qui sépare une crèche d'une résidence de personnes âgées ou bien soudain un océan entre les continents. Voici cette eau dans le regard qui ne s'appuie pas sur le hasard mais dans « (...) l'ennui d'exister transparent des poissons incendiés de leurres » qui nous met en présence d'un poème de Sei Shônagon. On s'imagine alors nageant entre les Notes de chevet de cette dame de cour à l'époque de Heian (Japon, 11^{ème} siècle) (p. 74). Puis à nouveau en pleine nature avec une écriture tendre, intransigeante et charnelle.

Si vous rencontrez son visage dégagé, vous y goûterez cette même lumière d'« hirondelle méditant / l'automne / sur les fils / du téléphone ». Et cette conversation avec le monde vivant ne s'arrêtera pas là. Cette voix ira au cœur de la pensée remuer le cœur : « Où est la présence / demeure l'exil / l'œil en écoute le mystère / la lumière qui comble / un regard / le dessaisit / d'insaisissable ». (p. 56)

A Jean-Pierre Siméon, elle dédie « la lumière, jamais bue / courant comme gazelle / une terre où / rien ne bouge / dans les violences du sang / l'écoutes-tu cherches-la / (...) dans le parfum du fruit / et la saveur des roses / la lumière du chant / l'inutile défi où / je pâtis je dure / son vide sans pourquoi / sa radiance me tient ».

C'est une écriture physique du tragique et de l'émerveillement qui, avec cette légèreté du coin de l'œil, nous libère du mensonge pour nous remettre au monde comme libre. Elle danse son tango entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Nous sommes sur un bateau et parfois même comme ici entre deux langues : « Veux-tu faire / avec moi refaire le / voyage de rien / & // et combien / combien / de fois l'enfoui / le métal lumineux du corps / l'harmonie mentale / au hasard des peaux / la beauté qu'on / ne sait définir / & / elle absorbe / elle anamorphose... » (p. 24)

Et si toute poésie surgissait du néant comme toute musique partirait potentiellement du silence ? N'entendrait-on venir la voix si pure d'Annie Salager qui dans cet autre recueil semble si redevable de la musique trouvée : « écoutes-tu l'amour qui te crée au / silence du vivant »... (p.13)

Parmi ces « forêts de vie solitaires » dans cet arbre résonne quelque chant. On ne sait de quoi le poème joue. Et même l'archet s'en moque. Dans « Co(s)mique » (p.18) « Le vide est-il un autre état de la matière ? / la matière dans le tissu de l'espace-temps / est-elle énergie du vide ? Oh j'ai le vertige ! galaxies, énergie sombre, matière noire, pour / une demi goutte de matière lumineuse ? » Être ici bas « poussière d'étoiles » suffit à l'amour de cet « être de pure lumière », tant le chant de l'oiseau n'a de repère que l'insaisissable. En écho à Virginia Woolf, « la vie est un rêve ». Y demeure l'étrangeté de ce sommeil duquel on se demande s'il faut se réveiller : « Je me suis allongée sur le chemin / dans le parfum des roses / J'ai dormi longtemps / il ne venait jamais personne (...) au pied d'un mur il me sembla soudain qui ne restait que de l'amour / je compris que tout il fallait taire / pour que la vie essaime / demain sur les jeunes visages ».

Ce respect revient à la nuit « Brodeuse du vide » : « Où le regard respire / aimons la nuit qui l'illimite / et n'abandonnons l'hirondelle / ni les terres du vivant / aux friches sans mémoire / ou aux voies des puissants » (p. 22). Dans la juste lignée de la Résistance, cette voix si discrète nous ouvre les yeux.

FRANÇOIS VAUCLUSE : LES MONDES MENACÉS – La Rumeur Libre, 2018

Amis lecteurs, amies lectrices, sachez que pendant que vous ne lisez ni n'écrivez de poèmes « — Chaque jour, les humains passent mille trois cents ans à écrire des mots de passe. » publie le Wall Street Journal (p. 45).

François Vaucluse fait du clic, une vraie claque. Des aphorismes s'enchaînent, dans une logique crue, sans concession qui fait la nique à cet « Accès illimité. — Comme Dieu, nous sommes partout. — Désormais nulle part ». Il arrive en quelques mots à restituer la teneur de notre progrès en terme de dé-responsabilisation : « L'écran ? Il fait écran » (p. 59) et cela ne s'en tient pas au seul jeu de mots quand les machines ont pris le relais du choc d'une telle époque au cœur de notre vie dont le contrat non renouvelable nous pend au nez. Mais, du moment qu'on se branche et qu'on reste branché, et que dans ce manège on se laisse griser jusqu'à ce que le meilleur devienne... Pourquoi penser au pire quand on ne fait que basculer : « Mes frères, vous saurez tous les versets d'un seul clic. » (p.49) mais « Condamné. — Je dois continuer à vivre pour alimenter ma page. » (p. 73). Dernier rappel ? Un choix nous est donné : « Mes dernières paroles — Au revoir. Bises. See u. # soyez sages. // J'aurais twitté pour 580.000 fwr. — Je préfère écrire pour une cinquantaine de lecteurs. »

Numérisation généralisée. — On ensevelit le présent à mesure même qu'il advient. (p. 45) N'en déplaie aux historiens ou aux archivistes, je l'ai rappelé haut et fort de la soirée des 40 ans de la Maison de la poésie de Paris : le temps des poètes n'est pas et ne sera jamais révolu. Pierre Seghers en a eu la juste intuition en baptisant sa collection « Poètes d'aujourd'hui », collection devenue incontournable, illustre, irremplaçable quand bien même elle fut de temps à autre interrompue. Cet aparté pour affirmer que l'Histoire avec son soi-disant présent a trop vite fait de décapiter les instants auxquels François Vaucluse taille au moins un large sourire, avant de les laisser se tapir comme des lapins. Il nous enjoint au tout début de ce recueil : « Mène une vie d'insouciance, comme ces garennes qui prolifèrent sur les talus d'aéroports, sans prédateurs ni chasseurs. // Comme ces fêtards qui se savent condamnés et s'achèvent au champagne. » (p.7). Nous repêche et vous repêchera dans la triste voie des octets où je Smile...

Eh ! Grâce au poète, je sors enfin de la boucle « Comme ce clown américain licencié pour subtilité ». Plus loin, l'auteur de tous ces aphorismes nous confie par trop d'élégance : « Comme Madame Récamier, ma poésie attire une foule d'admirateurs, mais compte trop peu d'amants. » (p.10) Mais aussi vite de sa complaisance « Sous la pluie cendreuse et refroidie des données.— Grises, uniformes comme les poussières du Vésuve. » (p 45 »), on se demande où sont, poètes ou pas, les locuteurs ? Sont-ils déjà tous morts ? Il n'est plus temps de se demander si on peut éviter la catastrophe : « La poésie seule pourrait nous sauver, jour après jour, de la communication »(p.18) « Utopistes inversés, nous ne savons même plus concevoir le passé, ni même imaginer ce que nous avons été capables de commettre » (p.19)

Pour François Vaucluse qui fait les questions et les réponses : « Cultivé ? Non, hypermnésique. »... « Comme on préfère l'empathie à la considération ! » (p. 23). La catastrophe est là ; avant tout symbolique, elle a déjà eu lieu et nous sommes ici-bas, pour ne pas dire « très bas » à l'ère du Tchat GPT qu'anticipait son délicieux recueil. L'humour est à toute les pages, et on en a besoin. Il est heureux de lire cette réplique offerte aux mondes menacés : « Fait à son image. — Pour qu'un robot se rapproche de l'homme, il lui suffit d'une simple panne. »(p.49)

VERSO 194

BENOÎT JEANTET : PIEDS NUS DANS LA NEIGE – Éd. Mazette 14€

Les encres de Marc Bergère sont simples et sublimes pour illuminer une poésie coquine qui profondément fait du bien. Car toute légère qu'elle soit, elle n'est ni prétentieuse ni grossière.

« J'aimerais pouvoir / encore / m'émerveiller // Croire que les filles / naissent blondement / sur le trottoir de l'ombre // Que leurs yeux rêvent / d'embrasser le ciel // en faisant de la mobylette / comme on nage / la brasse papillon. » Quel condensé de fraîcheur ! Enfin une écriture nouvelle ! Et le poète a laissé fuser les bribes d'un dialogue pour dire toutes les situations où l'on reste incertain d'être amoureux même si soudain dans une situation intime on se surprend à refaire le chemin. Il faut bien vivre quelque chose plutôt que rien. Et quelque peu absurde que le référent soit, il fait naître une langue beaucoup moins tordue qui redresse les couleurs de tout cela. D'où l'incroyable pertinence des encres ! Cela danse et cela soulève, enfin !

Les souvenirs d'enfance ont forgé des attentes et le dialogue est troué d'étonnements féconds : (39)« Dans la petite ville où nous vivions / les chats mouraient à un rythme / inquiétant » et un peu plus loin. « On y repêchait souvent / cette histoire / d'une femme amoureuse / d'un homme qui lui crachait au visage //... (42) J'ai vu pas mal d'oiseaux mourir dans tes yeux ». Entre la rencontre et l'étonnement d'un désir qui quitte la route, ce livre-poème nous emporte là où nous ne sommes jamais allés et c'est une fête pour respirer sans carapace. D'illumination : « On en a vu / tu te souviens / des chats / qui grattaient aux fenêtres / des sourires plein la bouche // Et pourtant » (45) Comment « redevenir de simples fugitifs » pour la toute tendresse dont les promesses ont été brisées et qui dans ce recueil a fait son nid même quand « Le fond de l'air est aussi piquant qu'une barbe de trois jours » ! (38). Je vous laisse découvrir la page 27 dont je préfère ne révéler aucun mot pour ne pas publiquement me voir « couper le souffle ». Ce livre est un joyau.

IRENA DOPONT : LA CARESSE DE L'ÉCORCE – Éditions Musimot, 2022 12€

Le confinement fut une période idéale pour bien des poètes qui ont pu affirmer qu'il ne leur manquait rien de plus qu'habituellement. On a eu même la surprise de découvrir des demandes d'approvisionnement en poésie pour qui se demanderait encore. « À quoi ça sert ? ».

Le sujet même fut poétique autant qu'Irena Dupont nous amène à cette poche de Résistance qui ne la dédie pas d'un langage simple, le plus singulier et le plus profond.

Voici un témoignage à la fois sérieux et insoumis au code de la mémoire qui se contente ordinairement de gerbes et de discours. Il nous remplit d'oxygène et cela fait du bien : « Ecrire l'absence d'espace / ou l'espace d'un instant / un confinement / une parenthèse de l'humanité » annonce-t-elle. On pourra voir s'ouvrir les fenêtres, d'un nouveau « mode d'emploi » plus sensible soudain « au creux d'une oreille tendue » (13). On pourra respirer, « un bras vissé à la charpente / le dos vaincu ». Cette langue légère qui frôle « le corps poussière » en regardant le sens par les sens, nous offre un livre intelligent et simple pour ne pas passer sous silence ce qui nous a irrémédiablement muré.es dans une absence encore trop parlante, même si beaucoup parlée.

Une campagne québécoise en 2000 affichait : « La violence c'est pas toujours très bon mais ça fait toujours mal ». 20 ans plus tard, il aura fallu le Covid pour que « le chat sorte de sac » comme on dit de l'autre côté de l'océan ! Là encore le petit recueil — carré blanc — se charge d'un tabou beaucoup trop grand pour lui. Mais si déjà, vous caressez l'écorce, vous ressentirez l'arbre où chante cette parole qui dénonce la « répugnante arrogance » (40) laquelle nous coince entre une violence sourde et une consommation muette... Mais cela ne s'arrête pas là : « Le corps suspend la cadence / pour se gorger de joie » (41). Grâce à « l'étoffe du monde », apparaissent des interstices de contemplation où l'on sait bien avec l'auteure de ces vers que tout est possible : « Il suffirait d'ouvrir la main / chanterait dans la paume / un instant paradis. »

Rester au conditionnel, c'est accepter que cet aperçu nous ait gagné au moins en surface. Écorchures ? L'écorce est vivante, certes. Il n'en tient qu'à nous de laisser cette caresse advenir dans la lucidité que la nature nous rend. Ne pas manquer ce moment !

RAMIRO OVIEDO : LE RING DU POÈTE – La chouette imprévue, Météor, 2021, 12€

J'entends souvent : « Ne le prenez pas mal, mais je ne suis pas très poésie ». Pas très légumes ? Pas très fromage, no plus ? Que me dites-vous en disant cela ? Et si soudain, c'était un boxeur qui vous défiait avec ses points et ses virgules ? Vous seriez bien obligé de faire face au langage, d'honorer les articulations de votre poignet pour saisir la syntaxe extraordinaire qui pourrait vous sortir d'affaire. C'est vrai que vu comme ça...

Le poète est rarement crédible s'il ne se met pas en danger. Ce qui n'est pas toujours compris, c'est qu'il n'a pas besoin qu'on l'ampute pour passer dans la postérité, ni même de crever la misère dans un camp. La raison pour laquelle il se met en danger ne nous regarde pas dans le fond, dans le tréfonds de votre œil qui pique et prend sa leçon de dire haut et fort, ce qui dans un tout autre cadre déjà posé ne se pourrait jamais. Le poète-boxeur a choisi son cadre et le Ring lui réserve la surprise de se dépasser et de nous surprendre. Il « se bat avec les mots parce qu'il aime leur sang et leur sueur » écrit Serge Pey dans sa préface. « À côté du sonnet, du rondeau ou du slam, il invente le ring. » Engagé dans une lutte pour la dignité humaine, il faudra bien en reprendre un peu même si vous n'êtes pas très... « sport de combat », car c'est à cela que se mesure « le drame et la gravité de la vie ». Ces coups ne sont pas des caresses et son combat est aussi politique : « Le poète, oui, et à chaque coup / C'est comme si la cloche sonnait pour la première fois » (27) On n'écrit pas avec le bout de son stylo, tout le corps est engagé et c'est assez joli à voir : « Une centaine de papillons / Prennent le soleil sur la corde à linge » (28). « Le pire des dangers ? La peur / Le virus, on s'en fout. » et j'écris simultanément dans *Tessons bleus* : « Le vrai danger, c'est la peur / elle sidère / ensemble avançons masqués. » dans une règle de tercets en vers impairs... autre cadre. C'est juste pour dire que les poètes se parlent parfois sans même se connaître. Entendez Prévert et son cri « Barbara ! » : « Le poète est d'abord un lecteur » précise Ramiro Oviedo « Il fait un audit et un pointage des poètes lus / Il a l'habitude de s'arrêter sur la morphologie / L'ossature / La puissance et la portée des vers / L'expertise passe ensuite par les frissons / Les frémissements des neurones / Les moments de stupeur / De pleurs et de gorge serrée » (54). Alors, vous n'êtes toujours pas très ... poésie ? Voulez-vous dire que cela ne vous rend pas plus vivant, prêt à respirer, à vous battre, debout, propre ou sale ? Même sans être inscrite à « l'Université de la Porcherie », Moi, si. « Le monde où l'on boxe / Est un zigzag de lueurs et d'obscurités » (76) un art de vivre, d'écrire, de dire et de se battre ... et si l'on tombe, cela doit rester comme ici, ... jubilatoire.

DANIEL BERGHEZAN : HOMMAGE À SAINT-JOHN PERSE – L'Harmattan, 12€

La poésie est contagieuse, « porteuse d'espoir dans un environnement qui n'est pas moins hostile aujourd'hui qu'hier ». Lorsqu'un poète signe un hommage à un autre poète, il est heureux d'imaginer un dialogue qu'aucune distance n'obture, sinon celle de la lecture qui n'en est pas tout à fait une.

« L'auteur sait le risque qu'on prend d'être mal compris quand on semble vouloir se mesurer aux plus grands » écrit Claude Thiébaud dans sa préface. Ni plagiat, ni parodie, mais peut-être pastiche, comme exercice d'admiration. Un poème en dix mouvements qui témoigne d'une lecture attentive, exigeante qui nous invite auprès d'une vocation à écouter l'appel, « signe et témoin d'une seule poussée » (14) Cette poétique résume ainsi le mouvement qu'elle source : « onde frayée dans l'âme, / tant l'écume n'a de course que par la vague qui l'enfante ! » (25) Frayée, effrayée ? impressionnée, c'est légitime ! Mais trop moelleux, trop sucré, imbibé, à mon goût. Érotisme mimé par l'anaphore et les apostrophes. Nous sommes gagnés par la nudité réapprise devant les éléments comme richesse d'un exil ou fantasme dont tout poète est tributaire par l'acuité des sens qui le livre à la vie, modèle vivant de l'écriture dont le trait

impétueux ici surgit. : « O passion ensemencée de lumière / versets authentiques d'une identique ferveur » (73). La sincérité — me semble-t-il — se brise sur une langue de « seconde » main et c'est un peu la limite de ces « roulements d'orage... » où les mots se perdent. « Qui de plus vrai, quoi de plus juste / cet abandon de l'homme dans les proses qu'il dédie à son âme ? » (68). « Comme une houle immense / tire à sa chance / le corps d'une femme désirée ». (55) Le poète semble tirer à lui ce que lui inspire Saint-John Perse dont on rencontre la passion qu'il inspire. Si ce n'est poésie, reste le souffle au moins dont cet écrit témoigne.

ANDRÉ UGHETTO : LES ATTRACTIONS INELUCTABLES – préface de Marc Wetzel – Ed. Unicité, 14€

Ce recueil rassemble des poèmes dont la continuité chronologique de 2015 à 2021 nous fait apercevoir un fil autobiographique. Regrettons que les éditeurs et directeurs de revue soient souvent si peu repérés dans la lumière de leur propre poésie. L'histoire — du moins en France — les pénalise en douce pour la générosité qu'ils ont eue de s'intéresser aux autres. C'est un colloque entier qu'il faudrait leur consacrer à cette problématique. Car on sait qu'un fin lecteur s'arroe rarement trop de facilités. Les plus authentiques ne sauraient guère s'avouer tels sans se ridiculiser, mais je persiste à croire qu'il y a ce qui est poésie et ce qui n'en est pas, sans entendre qu'on trahit Prévert ou Barbara qui ne prétendaient que parler ou chanter. Ce que nous dit la discrétion d'un traducteur comme Ughetto c'est qu'être poète n'est pas non plus posture ni imposture. Dès le premier poème : « Le puits / la voix... les sources négligées de l'être // Voudras-tu les fouiller, les entendre ? / elles étaient au fond, // sommées d'y demeurer, / eau stagnante // réduction au silence // Les pas, sais-tu créent le chemin ». (13) « Les incompréhensions ne manquent pas / tellement est tordu le bois de l'homme . »(14). Je salue le « Soleil promis du songe » qui me fait aller d'un poème à l'autre et inviter votre regard à tenir près de vous ce verger de papier. « Par quelle somme de hasards devons-nous d'exister / sous assistance respiratoire / en poésie ? » (18) Le fait est que la langue est une chance ou une malédiction qui dès l'enfance désigne le poète en première ligne : « naître ou n'être pas / De cela seul décide le poème / gréé pour affronter le temps / ou livré naufragé / à la denture de l'oubli »(19) Des poèmes forts qui se poursuivent dans une poésie descriptive, narrative et livresque, dont bien des références m'échappent, circonstances datées qui parfois s'étalent sur plusieurs années. Ughetto qui fut enseignant est un immense essayiste, traducteur, auteur de théâtre, a notamment dirigé jusqu'à récemment la revue Phœnix. D'un lyrisme lucide et inclassable comme l'écrit Marc Wetzel, cette poésie est à la fois intimidante et familière, j'ajouterais : chaleureuse.

VERSO 195

TRISTAN FELIX : APHONISMES – Éditions Venus d'ailleurs, 2017, 10€

Ce petit livre rouge relate ce qui ne s'entend pas aisément. « La pensée du monde rend aphone » (80). On aurait pu passer à côté pendant tout ce temps, mais je vous souhaite de la découvrir parmi plein d'autres auteurs de cette maison confidentielle (<https://venusdailleurs.fr>) Tristan Felix, c'est d'abord une voix qui brise les ondes répétitives des canaux officiels dont nous sommes aussi fatiguée. Un volcan d'humour noir issu d'une performance de femme, ça fait aussi du bien à l'âme ! J'entends Ferré clamer sous ce texte : « ce qui est gênant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres ! ». Nous attendions cette voix malicieuse nous dire à l'oreille : « La différence entre les morts et les vivants, c'est que les uns se fichent des autres. »(44) C'est tout à fait philosophique, non pas pour être verbeux du tout mais pour nous clouer gentiment le bec : « La fable est la police de l'imaginaire / elle se récite // Le mythe

est l'incandescence du réel / il reste sans voix »(52). Cette voix « aphonistique » ne nous recommande pas moins de : « Toujours sortir sans parapluie. » puisque « La pluie sèche / tu n'en soulèveras que la peau // un voile d'indivisibilité / pour humecter ta momie. »(53). Humeur picabiesque avec parfois, un cadre conclusif : « L'oubli de la laideur était inespéré. » (75) Et en queue de train de cette beauté absurde : « T'es pas crevé si tu rêves // alors crève pas ». Du même auteur, nous sommes très fan des illustrations qui ne se racontent pas mieux. Avertissement : c'est un arbre qui cache les forêts. Et pour ainsi dire, c'est elles qui mettent le feu ! Vous m'aurez comprise quand vous irez voir le site de l'éditeur

qui a bien plus d'un tour dans son sac. Yoan Armand Gil est un actif surréaliste luxueux mais abordable dont il faut suivre la trace fabuleuse. Source d'émerveillement continu pour cueillir les instants. Ces « possibles non balisés »(87) fondent une certaine magie à l'infinif, comme mode d'emploi pour se surprendre à vivre simplement. C'est bien malicieux d'avoir glissé poèmes sous les écorces pleines d'attentions à conjuguer à tous les temps.

Mouvements du cœur pour élargir l'horizon d'échange des pensées et des rêves, jusqu'à deviner un bel équilibre entre textes, images, humour et tendresse entre quotidien et profondeur qui ne passe pas le conflit (ici plutôt bon joueur) sous silence.

ANNE-LISE BLANCHARD : UNE ODEUR D'ENFANCE – illustrations Solange Guégeois
Éditions Voix tissées, 15€

Comment comprendre que le public – a priori si loin de la poésie – ne soit pas davantage et plus tôt éduqué ? Croiser la grâce d'une plume contemporaine en direction des petits est un luxe. Pourtant, il me semble que c'est un devoir, une humanité, même sans être parent ou grand-parent, de parler la langue du poème aux enfants. Sans quoi, que devient la promesse d'une jeunesse éternelle ? Comment notre oreille et notre perception pourraient-elle se développer sans l'instant d'intuition que les vers allument. C'est l'étincelle que fait naître cette poète qui nous a habitués au mouvement. La contemplation ici confirme le talent d'une simplicité gracieuse de tout ce qu'elle fait apparaître : « Tes yeux / deux accents circonflexes / ou bien / deux / dans le ciel rieur / du nouvel an » Parfois un haïku s'y prête « Silence – éclair / noir le chat solitaire / jusqu'à mes genoux. »(29). Car la poésie s'adresse à tous.tes mais certainement à toi, d'abord et avant tout depuis toujours. Toi qui guettes un son, une forme, un geste, à l'orée de toutes tes découvertes : « Tant de tendresse / dans l'arbre / qui agite / son feuillage/ tranquillement » (42)

PHILIPPE LONGCHAMP : NOMMER NEANMOINS – éditions Milagro 2022

Depuis 1971 qu'il publie, le poète a construit son matériau dans la conversation sensible : « Peau d'épaule à découvert sous soleil soir d'avril » (p.21). L'expérience visuelle se neutralise par un style télégraphique qui garde toute l'élégance discrète d'un ciment qui prend entre les éléments. Une écriture tout en assonances, qui dit ce qu'elle fait, fait ce qu'elle dit : « J'entends sa voix tisser du sens avec des sons » (36). C'est « néanmoins » un espace critique que l'auteur ouvre jusqu'à finir par dire : « De la belle plante, grimpante, carnivore à l'occasion, avec des monceaux d'avenirs prédateurs dans les doigts et sous les orteils. » Humour, voire ironie qu'apporte le beau langage. Ce « dos vaste sous soie sauvage et alpaga » (88) devient métonymique d'un monde qu'on peut encore nommer, oui, c'est bien cela : « nommer » même si incontestablement, il nous échappe. Du moins c'est comme cela que je le comprends ... et vous ? Décrire, c'est forcément aussi ressentir. Prendre des notes, c'est donc aussi construire quelque chose. Et, si on pouvait croire que cela resterait décousu, on voit bien ici que poème se fait presque naturellement, avec cette densité du langage « plein champ » dont nous avons la préférence, espérons partager le goût, et ce, pour vous souhaiter d'en avoir toujours encore .faim

LOUISE DUPRE : EXERCICES DE JOIE – BRUNO DOUCEY/LE NOROIT, 2022

Commencer par l'exercice d'une lucidité extrême : celle des insomnies dont la chute ne calme en rien la tragédie : « Les rêves noyés : au fond de tes yeux // finissent par remonter / dans le sel des larmes // petits cadavres / blanchis / par les ans / qui te réveillent la nuit // quand tu voudrais dormir de tout ton sommeil »(13) Il s'agit d'une « fièvre sans remède ». Alors au fond de cette nuit, je finis par me demander quel tourment préférer : « à la maladie / des cœurs endurcis ». Plus que jamais dans la hantise, Louise Dupré nous réserve ici la surprise d'interroger les [fantômes]qui « savent aussi traduire les silence de la joie. // Tu leur demandes de t'apprendre à dénouer le poème ». (127) La post-modernité sera-t-elle parvenue enfin à une bouche d'ombre plus salvatrice ? On aime croire que le désespoir peut devenir créateur. Ici, on dirait bien qu'il fait son œuvre : « Tu garderas pour toi quelques lames de lumière. Il y a tant de noir devant tes yeux »(89). Un clair obscur qui taille dans la chair du monde. À cette lecture, on se met enfin à croire que les mots se rendent comme des armes. C'est l'exercice du nouveau qui nous rend joyeuses.x.

MARC ANDRE BROUILLETTE : LA LANGUE DE TA LANGUE – Le NOROÎT, 2022 (distribution en France Librairie du Québec liquebec@noos.fr)

Ce qui est bredouille ici : lorsque la langue se cogne à la langue de l'autre, c'est une découverte, une enfance dans l'enfance qui fait du verbe encore avec sa « recherche d'un lieu porté par l'abandon » (14). Ce nomadisme intrinsèque à l'écriture poétique « exerce la nature / Des corps et des rêves » (16) qui tourne dans la langue tenue, en bouche, dans la simple saveur de son aliment. Une temporalité éphémère à ce songe : « ta parole/ est une trace qui s'envole / sans quitter le ciel / de la page »(32). Il serait question d'une langue solitaire, mais déjà la deuxième personne du singulier interroge « le premier élan / de la parole / que trace le corps / dans la masse des souffles » de cette solitude enfuie (30–33). Ce sont des questions (43) des rêves « accumulés dans les replis du temps. » (45). Au fil de la lecture, quelque chose comme « la langue de ta langue » que l'on pensait éphémère se sédimente. Cette transformation est une grâce qui rachète tout le temps perdu. Leçon proustienne me direz-vous mais ici avec une grande économie verbale que l'on s'en étonne. Les vers sont courts, simples et peu nombreux sur chaque poème-page. Les « deux mains »(82) font le livre lui-même qui les aura mis en attente « sur la page / échappée de soi / déjà au loin » (65). L'absence de ponctuation rend encore plus cohérente cette sorte d'apesanteur post-verlainienne du vers « sans rien en lui qui pèse ou qui pose ». Sans qu'il ne soit particulièrement impair, cela fait .beaucoup de bien

CHRISTIAN RIGAUULT : EN-TÊTE, HUITIÈME – V. COURTOIS, LYON, 2022

Je n'ai pas eu la joie de découvrir les épisodes précédents. Mais il est peut-être encore temps ; on l'aura compris, le genre se prête très bien à la série mais limitée (100 exemplaires seulement). Format court : entre deux et cinq lignes ou vers en prose. Nombre de pages non identifié. C'est pesé, payé, sur papier recyclé, sans tranche mais cependant soigné comme petit cahier format A5 prêt à être perdu sous une pile. Pourtant, tiens... il resurgit : bouchon de liège ? bouteille à la mer, galet du ricochet ? C'est le poète qui prend la mer et on le voit tout de suite : il vogue sur du connu. Voyons voir... : « Vide bouteille, la lance, qu'elle flotte, apportera l'inconnu au connu, qu'elle se brise, l'invisible au visible. » Et hop ! Pas besoin d'un cours de philosophie que nous voici déjà en train de voguer avec lui. Si comme le dit la poète graphiste Miss Tic : « La poésie est un sport de l'extrême », reste à capter ce joli clin d'oeil que nous fait ce recueil lapidaire. Le poème ? un geste incluant sa conséquence. Je n'en dirai pas plus. Lisez-le.

Verso 196

JOSEPHINE BACON : KAU MINUAT UNE FOIS DE PLUS – Mémoire d'encrier, 2021, 15€

Née en 1947, Joséphine Bacon est amérindienne, innue de Betsiamites et vit à Montréal. Figure révélée par Laure Morali, elle est la poète la plus vendue au Canada. Tant mieux si la poésie se vend ou tant pis si cela sous-entend comment la raison du plus fort peut se gargariser de bonnes paroles pour laver son linge grâce au contraste — il est vrai, on ne peut plus séduisant — de cette présence souriante humble et pleine de jovialité dont les paroles lapidaires nous arrivent droit au cœur. Car la poète n'est pas là pour balayer les crottes du colonialisme. Sa voix singulière déroule le temps loin des légendes, dans un mot à mot tout imprégné de silence. Un temps qui manque — comme il nous manque à tous. tes — mais qui, s'alliant au langage, s'épanouit : « Aux rires de mes dents / je poursuis le temps / Qui me manque » (p.20). Cela trace inmanquablement un chemin contigu entre le corps et l'espace : « Le dos courbé/ Mes genoux de métal // Ma canne fidèle à mes pas lents / Améliore ma marche/ Retrouver les arbres tordus / Ils ont tissé mes racines... » Cette reconnaissance des éléments qui se touchent source une sérénité enviable. Le silence en trouvant son dialogue inédit n'en refuse pas moins d'amplifier d'amplifier le tabou : « Parle moi sans mot // J'aurai un silence / À t'offrir » (p.24). On se balance au dernier vers comme à la branche d'un arbre : « Des départs traversent / L'horizon sans nous (...) / Ils foulent le sentier/ Où la fatigue n'existe pas // Nos larmes s'épuisent »(p.34). Une phénoménologie dont la brièveté nous enlève l'inquiétude de l'existence. D'une agrammaticalité à l'autre, une poétique d'une vitalité lumineuse s'esquisse pour porter un chagrin incommensurable : « J'insiste ma vie ». (p.42) puis « Je m'invente un nomadisme que je n'ai pas vécu » (p. 46) contre tout folklore.

MARIE-JOSEE SALAS DE BALLESTEROS, : LA TRANSCENDANCE DE L'OMBRE – Editions Unicite, 2021, 13€

« Au pacte avec la vérité multiple et infinie », c'est le dernier vers du poème liminaire en dédicace qui en dit déjà bien long sur cette voix très audible « Dans le fracas du monde » (p.65). De la porte des mots au présage sensoriel, je suis immédiatement frappée par la clarté spirituelle de cette poésie. Chamanique ? Attention à l'usage d'un mot qui devrait rester couvert... « L'écorce du sacré » protège le tronc d'un « grand parchemin ». Vous aurez compris qu'il s'agit d'une poésie habitée, mais par quoi ? Peut-être par un chant, pour le moins désolé : « Là où la nuit s'échappe d'une porte entr'ouverte / sous la brume du destin. » (p.13). Une poésie divinatoire ? Lorsque je lis : « les cartes se sont tues » p.14, je me dis que nous sommes nombreux à avoir un jour ou l'autre — même sans trop y croire — consulté l'Oracle pour simplement entendre le silence qui précède toute porte passée ou virage pris. Une attention est nécessaire à l'invisible. Ce que me dit ce livre c'est aussi qu'il faut beaucoup d'imagination pour vivre car « l'arme des louanges sans cartouche » p.15 ne nous fera rien gagner des réseaux, « labyrinthes des condamnés » qui blessent et tuent nos tentatives d'en rattrapper. La poète nous guide vers l'espoir que quelque chose pourrait pourtant recommencer après « la foi désintégrée d'un monde en faillite » (p.61) si nous pouvions un instant considérer là où nous en sommes : « C'est une autre lumière qui flotte sur le silence / Un appel à la force qui déchire les atomes. »(p.87) pour avec une tendresse singulière « construire un univers / où ta place est inscrite » (p. 93)

MURIEL ROCHE : MA PEAU DE FILLE – Editions Isabelle Sauvage, 7 €

Dire la présence de l'enfance dans une tenue de livre, c'est tenir compte de l'habit, de la peau, des sensations dont « les mots sortent... en morceaux » (p.5). Dans un mouvement à peine

apprivoisé, la poète dompte l'abandon par cette heureuse conscience libre et complètement physique : « je lance mon corps en forêt » (p.6). Contiguïté des jeux, des gestes et des sensations qui rejoignent la nature et peu à peu l'étonnement de cette banale distinction : fille, garçon : « même pas mal » (p.11) car on ne tombe dans aucun panneau. L'écriture lutte gentiment pour aguerrir le combat dans cette miniature à découper. Si « mon corps change, je ne suis pas forcément d'accord » (p.14). S'esquisse alors une contradiction qui se fait sentir pour ne pas répondre aux attentes : « traverser mon corps pour aller voir de l'autre côté » (p.15). Quelque chose se produit dans le bonheur de l'écriture. C'est mieux réussi qu'un tatouage, mieux qu'une opération. L'énigme de la « femme garçon » est protégée. La découvrir pour la savourer n'a pas besoin de mots, ni de l'étiquette « poésie », ici surtout pas, non merci.

VALÈRE NOVARINA : LA CLE DES LANGUES – POL 35 €

À l'heure où les avatars ont des grimaces si fades aux couleurs sans nuances, le rouge de POL fait résistance à ce monde bien trop parlé d'avance. Novarina n'est ni Samuel Beckett ni Gherasim Lucas. D'abord parce qu'il est vivant et qu'il pose son monde au milieu du temps comme un ensemble de syllabes organisant un autre temps. C'est jouissif, immersif, pour le dire dans le jargon maladif du théâtre contemporain aliéné à la Com'. C'est plein de majuscules pour donner des noms propres à tout le monde comme on distribue des bonbons. On dirait bien un maître qui s'est agrippé au monde avec toutes les questions que moi-même je me pose... auxquelles sans doute, seuls les poèmes répondent. Pas pour clore la conversation, mais pour survivre avec toutes la joie possible et transformer les décharges du monde en humanité, « une humanité plus grande que la nôtre », comme écrivait Fondane pour définir ce que la poésie devait, pouvait construire. Ce n'est ni dépressif, ni désespéré, même si cela prend source dans une forme d'absurdité totale : « L'œil que nous portons sur nous-même à la naissance ne se retrouve nulle part » (p.37).

La tendresse du dessin s'allie à l'écriture pour rythmer cet ouvrage plein de fantaisie solidaire. En transposant à l'infini, il se pourrait ici que notre tragédie s'oublie. Paradoxale, ne se laisse-t-elle pas transformer, maîtriser par le geste qui pourrait — comme l'auteur le fait ici — gentiment se vanter : « Je ne connaîtrai la mort que de mon vivant », (p 47). Et « le logiste » de nous recommander plus loin : « Surtout ne pas oublier de passer la mort — ce que le mot trépas dit bien » (p.138) Novarina propose cette clé pour nous affranchir de tout doute sur la singularité des langues, nul doute sur leur capacité de nous faire passer d'un monde à l'autre. Et si pour certains, il n'y a que quatre lettres en trop (p147-148), qu'à cela ne tienne ! la réponse, tenue comme « la langue dans la bouche » est une clé bien gardée.

Pour parfaire le régal, je ne saurai que trop vous recommander d'assister à la mise en scène d'un texte jumeau tout aussi hilarant : Les Personnages de la pensée joué, avec de nombreux comédiens et musiciens délicieux et chevronnés (Théâtre La Colline et TNP).

WILLIAM BLAKE : LES CHANTS DE L'INNOCENCE – LES CHANTS DE L'EXPERIENCE – Arfuyen traduction et postface d'Alain Suied – Edition Arfuyen, 1993

Après avoir revu le film *Dead Man* de Jim Jarmush (1995), je me suis rendue compte que presque tout était nouveau pour moi. Du moment que je venais de traverser le Canada d'est en ouest, je pouvais après avoir revisité jour après jour mon épopée et risqué maintes fois ma vie, sur des mois, des années, avant d'être reconduite, dûment protégée... comme ce poète (incarné par Johnny Deep) jusqu'au bord de l'Atlantique... Ce « petit con d'homme blanc », comme l'appelle son escorte (le « bon sauvage » dirait-on aujourd'hui « issu des peuples premiers ») nous fait entrer dans le soin et l'hospitalité. Telle est la poésie de Blake dont on ne connaît souvent que l'enseigne. Elle n'est pas du tout inaccessible, écrite sans aucun doute pour remettre en marche quelque chose du monde. Elle questionne et répond comme les oiseaux de la forêt, comme une présence universelle à la prière profane, mais aussi au danger qui court tout au long de ce voyage initiatique. Avec cette voix en filigrane, on peut s'émanciper de toute

ambition de conquête et reprendre le livre comme une main : « Est-ce une chose sainte / De voir, dans un pays riche, / Des enfants réduits à la misère, / Nourris d'une main froide, usurière ?// Ce cri tremblant est-il un chant ? (...) Car partout où le soleil brille, / Et partout où tombe la pluie, / Un enfant ne doit pas connaître / La Faim, une âme souffrir la misère. »(p.15) Poésie simple et d'un secours très populaire comme le dernier film de Ken Loach, « The old Oak » qui — loin des grands discours — réduit la haine en poussière, parce qu'il le faudra bien, parce que notre monde — en son innocence et en son expérience qui parlent un langage simple — le vaut bien.

VERSO n° 197

ANGELA LUGRIN : JE N'AI PLUS PEUR DE RESTER LÀ – éditions Isabelle Sauvage, 2023, 19 €

Buté sur un mot, le ramasser et comme un caillou dans la bouche entre la langue entre les mains, sentir ce que ça fait. Les sons et les images qui nous guident dans le sentier qu'il vient d'ouvrir... Dans quelle direction aller ? Quand la poète arrive à Sète, il n'est pas sûr qu'elle en reparte. Il semble qu'elle y trouve un dernier rempart contre l'oubli des mots frappés par les grosses vagues. On bute alors sur quelque chose. Ne reste que le rêve qui autorise, au loin ce lieu et, auprès l'écriture. Les sons et les images personnifient le désir qui n'a de cesse d'ouvrir des sentiers. Par exemple, dans le premier récit de rêve où un « rapprochement continu et sans effet » rend indiscutable le silence de la perte. Celle de la grande amie qui ne peut se dire hors d'un engourdissement : « quelque chose (qui) fourmille au bout de mes doigts. » Cela se fera par secousses, sur les traces de Marie Depussé qui, elle même « prenait le risque de la noyade dans la parole ». Le plus magnifique est de découvrir que c'est ce risque pris qui fait justement disparaître la peur dans les pages qui s'écrivent ici. Au gré de « ces mouvements énigmatiques du coq à l'âne qui confère(aie)nt à chaque énoncé l'inattendu des voyages. », nous entrons comme lectrice dans cette « force de langage » qui se libère pour toucher le fond et remonter naturellement : « Oui, il y a des paroles qui font scintiller les mystères et impriment à jamais la peau de notre langue ». Enfin, il fait bon boire « à la source de la parole vive » précédée et suivie par le vertige de la pensée, là où l'insolence du silence aurait régné en maître sur nos défaites. Le titre octosyllabique « Je n'ai plus peur de rester là » cloue le bec à ce silence. « Pour certains, c'est en écrivant que l'acte d'aimer est le plus tangible ». Autrement dit, se faisant moins implicite, ce rapport à l'autre, insondable, donne courage jusqu'à faire naître la langue nouvelle. Oui, mais sans l'incommensurable vide dont nous afflige la novlangue dont l'idée fondamentale reste de supprimer toutes les nuances, toute la complexité des implicites par lesquels le sens librement rayonne. Sans dieu ni maître, on aura envie de s'exclamer avec moi « Merci Marie ! » pour l'étonnement poétique et pour la bienveillance à encourager les moins purs, à décourager les puristes. Comme Marie Depussé, Angela Lugrin nous mène au seuil de l'énigme, non pas comme on devrait, mais plutôt comme on se promène en sachant juste d'où on est parti. N'en demeure pas moins que c'est un travail : « C'est les genoux à terre, rivée à l'impossibilité d'avancer que le désir d'écrire est le plus violent en moi ». Donner force aux plus empêtrés ? c'est là que cette source parlante du sujet écrivant s'associe au protagoniste pour sublimer l'obstacle, les pulsions entre les feux-follets de l'herméneute. Cette voix, performative et virevoltante, nous éveille au drame de l'écriture : maïeutique dont les digressions signalent le travail, se faisant ou refusant de se faire, jusqu'à la naissance de ce « drôle de livre » comme un sourire au rouge indélébile.

CLARA REGY : ADELINO, JOURNAL DE MARS – Les Editions du Petit Rameur, mars 2020, 28 p. 6 €

Un petit recueil de sensations éclatées pour dire le monde en quelques strophes agrafées au vent d'une promenade. « La plume / qui glisse comme patin sur glace ». On s'étonne encore ici du geste d'écrire « de cette obéissance » du poignet qui vient à la bouche, trouver le geste, une page

à l'autre pour décrire un environnement dans sa toute douce banalité. Les noms fusent dans l'étroitesse d'un bar. « Ils deviennent rares, les bars, bien qu'ils constituent un lieu de socialisation essentiel des centres-villes, surtout dans les petites villes » écrit Patrice Maltaverne dans la préface. Une image qui se réalise nous en fait sortir. « le soleil découpe / les arbres en branche en tranches ». Il s'agit d'un journal dédié à Adelinot T. Arrivé en France / pour trouver / femme / et travail // ou l'inverse. Par ce livre miniature, le Petit Rameur nous amène à soulever l'énigme de ce quelque part où le quotidien fait naître un regard, à peine une voix.

DANIELE CORRE : CES OMBRES QUI NOUS PEUPLENT – éditions de La Feuille de thé 20 €

On est à l'affût des contrastes. « Opposer au noir qui assaille / le linge frais / séchant sur le fil ; les « éclaboussures / de lumière » à « la nuit hantée », sous le signe d'une contemplation apparemment ordonnée : « Toi qui veilles en moi / as-tu pris mesure / de cette marche / qui manque ? ».

Il y a un choc que la poète n'esquive pas malgré toute l'abstraction qui l'environne : « Quand l'usine déversait / sa coulée de braise / toutes les ombres étaient debout » ...

Entre les mains, sentir ce que cela se serait laissé buter presque sans un mot, après tout, c'est peut-être suffisant pour creuser, se sortir du temps et du cri, trouver la place pour écrire ce qui ne se voit ni ne se dit. J'essaierai de vous revenir avec un entretien pour une poète dont la consistance ne se résume certainement pas à ces quelques phrases.

STEVE WILFRIED MOUNGUENGUI : L'EMPIRE DES RUINES – Editions la Kainfristanaise, 2021 16 €

L'écriture advient ici à ce qui se dérobe : « un pont sur l'abîme » prévient le poète. « Je me suis assis pour écouter les pierres ». Elles prennent la parole parmi tout ce qui émerveille, se dérobe et fait trembler : « Les vieilles portes qui grincent sous la poussée de ma main d'enfant ». On dirait que ces maisons de terre nous appellent comme des bébés abandonnés : « Monde emmaillotté de silence, frappé du sceau de l'interdit ».

Le formant même de l'écriture s'avère comme risque pris ; d'abord en lisière ; équilibre ténu mais aussi très solide sur la crête. L'écriture comme lumière en quête de son propre mystère ; de sa formule, de sa vérité, cherchée dans la composition même des poèmes. La prose emboîte pour ainsi dire le pas où « Sinuosité des sentes » ouvrent sur l'infini. L'écriture transgresse « l'archive muette ». Entre l'ici et ailleurs, on pèse ses mots comme les pas du poète construisent les rails, l'avion ou le bateau, d'un voyage nécessaire à remporter la mise. Car toute cette densité du paysage est peut être friable. C'est une transmutation qui s'effectue entre ici et ailleurs par la voix du « diseur ». Elle fait de l'écriture un songe : « Ce soir, la pluie a mouillé la lumière ». Et pour que cette bonté très particulière ne disparaisse pas avec le soir, s'enchaînent les aphorismes : « Le printemps naît d'un battement de cils ». On dirait que l'attente amoureuse, confinée, remet en place « ces ruines (qui) sont l'écho de ce pays perdu que je porte en moi ». De poème en poème, un romantisme contemporain unit « le diseur des ruines » à son besoin : « J'ai appris à apprivoiser l'ombre pour apaiser la lumière ». De sa poétique des ruines, naît le paradoxe qui matérialise l'intérêt des contradictions : « Les jours naissent pour fondre dans la nuit. ». Mais une forte sensualité de ce désespoir en rajeunit magistralement les clichés. Découvrons la contemplation du temps : « Je dessine des perles avec la pluie pour orner les heures » / « Ici même, le silence parle de ton absence / le feu fleurit dans la pénombre / j'ai arrêté de déchiffrer les heures brûlées de son murmure ». L'irréparable n'est pas avare d'assonances : « J'espère mourir absolument désespéré » ni même de clins d'œil réconfortants : « Il suffit d'une luciole pour ébrécher l'obscurité ». En gerbes d'étincelles, la métaphore joue sans résoudre l'énigme : « L'essentiel est un mirage », « Seul l'éphémère nous appartient ». Une force spirituelle se détache et tout semble très juste : « J'écris des poèmes pour donner une rivière à nos blessures » ; « Mon poème est né du vertige des saisons ». Le poète, lucide, reste dépossédé devant le monde qui se vide. Mais dans ce « vertige du silence », reste un petit miracle : « Ouvre-

moi tes mains et ton cœur. Comme on dessine un ciel ». L'incantation charnelle de l'amour nous engage à « traverser le paysage / Abolir le mirage ». C'est un premier recueil pour « pétrir la lumière » comme adieu à la mélancolie. On s'impatiente de cette encre d'écrire qui fera naître les suivants. Cela nous emmène assez loin qu'on n'en revient pas seul. C'est donc un recueil plein de solitude et d'amour qui a réussi à faire de la mémoire lacunaire une encre de lumière.

THIERRY PEREMARTI : TERLINGUA – Éditions Phloème 52 pages 13 €.

Née du formant résiduel, l'écriture poétique s'accorde ici au paysage minéral. Aucune majuscule, aucun point pour fendre ce « désert muet » en attente d'un chemin inconnu, tout au moins éclairé : « Lumière telle / que le corps s'oublie / À l'écoute du corps / du monde / tout arrive / au profond solaire / ces bruits illisibles à l'immunité / de l'aube / une éternité au seuil ». Sublime plume pour transposer l'« humilité des décombres, / l'écume de l'abandon » devant ces monceaux résiduels d'un passé industriel. Les mots portent la sueur de « ce lieu sans promesse » que la main du poète relaie sans hésitation : « gravés dans la caillasse / pétroglyphes ». Le tracé des pas échoue là où vient aux mots le temps de cette mémoire reliée : « La vie embrasée. De la mine à la tombe ». « Poncée jusqu'à l'oubli », cette écriture est une véritable érosion pour entendre l'inaudible dans cette histoire des guerres : « Mescalero et Chiricahuna ». Contempler le silence des « migrants noyés »... « à la bouche nue / du monde » pour attirer le souffle sous le regard des « buses pour témoins », c'est aussi se mettre en péril. Lorsque le poète écrit : « Le désert pensera ton âme », sans doute interpelle-t-il non sans ironie le nomade qui, « parmi / les scorpions / de (s)on rêve reclusoir, n'en demeure pas moins seul dans la menace silencieuse du temps ». Ces pas d'écriture en font trace néanmoins. Étrange musique dont la douceur parvient : « marchant seul comme un ciel / qui tombe / dans la nervure d'une liberté sienne. » C'est un premier point, qui n'est pas final ! « el despoblato » nous affranchit définitivement du romantisme des ruines, figeant « le reliquat des poudres / Terlingua ses fantômes / la pierre écroulée / plomb aux poumons »... L'écriture « ligne de crête » tout autant piégée par « l'indifférence du caillou » que « l'insonorité creuse du corps / preuve muette / de toute présence » livre son véritable propos poétique de voyage qui se résumerait dans : « Je ne vis que dans / l'écart creusé / fléchi à portée d'une cime / inapprochable » ayant accueilli « le creuset / des sources, l'érosion / le pouls battant sous terre / des sédiments ». À vous d'emboîter le pas pour tout le reste de ce beau recueil, cousu main dans la continuité de cette belle mise à l'épreuve du corps et de l'esprit qui affine les sens, « reconnecte avec le plus grand que soi, fait prendre conscience de la vraie mesure d'une vie humaine, de la vraie place de l'espèce humaine dans l'univers, de sa participation dans le cosmos », pour le dire avec la poète et chroniqueuse Béatrice Machet, citant le recueil dans « Terre à ciel » : « d'une pelletée / de sable / tu es l'égal enfin ».

HAVAS PINHAS-COHEN : RAPPROCHER LES LOINTAINS, choix de poèmes 1988-2018

traduction de l'hébreu par Michel Eckhard, couverture encre Etienne Schwartz – Le levant 30 €

Le sens s'organise en énoncés péremptaires d'où se dégage une très grande douceur : « Les regards que j'ai réunis dans ma vie forment un collier au cou de notre fille ». Mesurer la distance entre le corps et la parole, comme celle mesurée par « le plein soleil au dessus de la mer où ils se couchent avant le shabbat ». La comparaison poétique dit quelque chose de spirituel. On entre dans une dimension verbale pour mettre en mouvement verbalement le témoin-lecteur. « Ce n'est pas un envol, mais plutôt : « un corps (qui) porte / aux confins d'un battement ». Des mains à l'écart de la prise pour « étreindre dans la pure obscurité / le leurre de la douceur ». Là commence l'exercice du paradoxe fondamental qui consiste à « rapprocher les lointains » comme le dit le titre. Cet oxymoron figure la toute loyauté poétique qui devient ici une incantation sublime au simple lecteur : « Je te parle du cœur du poème, comme d'un tapis sous le pas des danseurs..., du fond de la page qui deviendra vide si tu ne l'entends pas / si tu ne l'entends pas ». Sans hésitation, l'oiseau, la branche et la voix s'unissent dans l'évidence. Il y a une contiguïté où la mort s'entend comme une attention étonnamment précise. Réponse aux mystères d'être là et de n'y être plus. Ce n'est pas rien pour celle dont la vie s'est récemment éteinte. Remplir ce vide dans les mots pour signifier en dehors des angles droits, à distance des angles morts ce « je ne sais pas ». Hommage soit rendu à cette immense poète qui parvient à voiler le néant par ses mots

dans une articulation orfèvre et secrète que je vous souhaite de tenir sous vos mains. Ce qui me semble précieux, c'est que le recueil prend son temps : depuis près d'un an, j'y reviens sans jamais penser en avoir fini, bien sûr : « Regarde comment LA SOLITUDE SE LIE À L'ERRANCE ». Le voyage des mots, des sonorités, entre le vide et le plein joint les voix du dedans et celles du dehors comme les mains d'une seule prière. Ce sont les songes d'une écriture du vrai plutôt qu'un rapport à la vérité. Ainsi, il faut trier pour trouver quelque chose de vrai. Cela peut prendre. Du temps. Et c'est bien cette démarche qui rend cette écriture ciselée et profonde à la fois.

JULIETTE FONTAINE : LA DEPLOYEE – DES PAS SUR MA-NEIGE – éditions Atmen, 2023 12 €

Deux torrents poétiques qui remontent au mythe de l'origine. « Et à partir d'où, en effet écrire ? / De quel pudique endroit / en retrait, sans être / retiré.e du monde / trouver à voir et à dire / l'envers des choses ». Sensuelle et savante, la voix marque le fil d'une immense rareté, nichée dans le petit format cousu des éditions à tirage limité. Artiste plasticienne et commissaire d'exposition indépendante, Juliette Fontaine force notre perception à s'ouvrir et à se concentrer tout ensemble sur ce point invisible et moteur où les règnes convergent. « L'animalité des eaux, / toujours // le désir d'être nés / du corps Autre et Même. » Impossible de résister à suivre une telle « intériorité vibrante et retenue. Quelque chose y palpite continûment » prévient l'éditeur. Tout nous rappelle à une Lilith dont l'affranchissement millénaire cogne à la porte de notre cœur. Les femmes peuvent se rappeler : « leurs voyances sont vivantes. Les indomptées. » C'est la solitude d'un chantier qui, sans faire de discours, a congédié la brutalité pour célébrer par éclairs la beauté du monde qu'elle a enfantée par son chant amoureux. « Elle soulève la jupe entière devant le jeu opaque du vent ». Le rire et les mains de cette écriture taillent le paysage, la nuit, le souffle même de cette marche qui par « les ciseaux de la lumière » aussi « congédie l'attente des pas promis vers le col. » Une course torrentielle, ajournée, vient chasser l'ombre pour faire l'amour avec le matin. « J'écris dans les marges du monde », nous dit-elle simplement. Découvrez ce sentier des pas dans la neige comme un murmure espéré et inattendu à la fois. Ne manquons pas de soutenir plus loin cette jeune maison d'édition éprise de beauté au point d'y donner du temps pour que le livre devienne véritablement un objet dont l'espace si petit et si grand ne s'égare pas dans l'oubli ; où le poème trouve son souffle entre les feuilles dont la vraie nature nous est ici redonnée.

VERSO N°199

CHLOE LANDRIOT : SANS MONUMENT, Le Merle moqueur, 12,00 €

« Le poème est partout », dit l'essentiel à retenir. Minéral, rythmique, sans heures mais « vraie nature du temps » (p.25) Bien plus qu'une intuition, c'est le lien si fort qui unit le poème à l'Humanité dont la poète nous fait part en toute simplicité. Ces vestiges par où la liberté commence. (p.7) ne nous égarent jamais. « Le pouvoir de nos yeux fermés est plus grand que / celui des vieux rois de légendes. » (p.10). La Poète a toujours raison... « Nous avons ce pouvoir de tuer nos forêts / juste en fermant les yeux ».

Une voix poétique, existentielle, précise et lumineuse, rythmée mais libre, prescriptive mais pas autoritaire avec ce « chant bijou poème » (p.24) que nous voulons porter plus loin avec et sans elle. Parfois un imparfait d'usage réitère de justesse l'imperfection du monde, sans pour autant nous faire baisser les bras. Les visions de Chloé s'animent d'anaphores : « La main qui cueille / la main qui casse », p. 49. « D'abord, le moment était le chant lui-même. » Faire le lien entre la pierre et la voix m'amène aussi bien dans les lumineuses années du jeune Mandelstam qu'aux confins d'un sacré sans religion aucune. Un lien entre l'intériorité et l'extériorité du monde qui interroge la qualité des cloisons : celle de notre capacité d'énonciation (p.57) : « la langue /

change / le monde ». Voici donc bien de quoi évacuer de toutes nos perceptions, y compris le satané sentiment d'impuissance qui met si souvent la poésie à distance... Les poètes questionnent ce qui n'a pas encore de voix p.63 : « Qu'advient-il du grand livre des glaciers / C'est toute notre mémoire qui fond. » Avec ce recueil, on se rend même au pied des pyramides. Entre les songes et les voyages, marquant le pas dans un sens profond, il y a la martre qui se faufile (p.79).

C'est dire aussi qu'il existe une poésie instinctive, et l'air de rien si spirituelle qu'elle fait fondre les mots comme un rêve au réveil : « Quand tu dessines un arbre / Tu dois tout savoir de son histoire / (Même quand il n'existe pas) ». Une langue souple qui convoque une nouvelle sorte d'érudition. Enfin, écrit-elle pour nous plonger les yeux ouverts au cœur d'un drame sans nom, sans monument : « Mort au milieu de moi comme le lit de la rivière » (p.97) ... « mort [qui] rend l'amour infini » (p.105). « Pour la première fois, il n'y a plus de toujours. » mais les prières sont là pour nous rendre la joie d'une conscience éveillée qui descendrait du songe — dirais-je — comme notre humanité. J'ai rencontré Chloé à une de ces soirées Verso et elle m'a invitée de sa voix timide et assurée à rencontrer sa classe d'adolescents pour les aider à mettre en voix le poème d'Eluard et les droits des enfants. Il n'y a jamais eu qu'elle pour me faire intervenir précisément dans cette banlieue, à Vénissieux. C'était heureux et le chemin de poésie continue.

GISELA HEMAU : ECLATS D'ECHO, traduit et présenté par Antemanha, Unicité, 13€

Suite au Salon Du Livre 2018 où j'ai rencontré la journaliste qui avait interviewé Mattei Visniec, je me rendis au centre culturel de la Roumanie pour une soirée en hommage à Fondane. Je reconnus un homme qui ressemblait à Philippe Jaccottet. Ça ne pouvait pas être lui, mais c'était pour sûr quelqu'un que je connaissais. Je m'approchais de lui et remontant aux sources je découvris que c'était un ami d'antan, professeur de philosophie à Neuchâtel. Lorsque je lui ai ensuite rendu visite, il voulut m'intéresser à Gisela Hema, fort peu connue en France, dont il espérait la traduction. Je me tournais alors vers Antemaha, la seule poète allemande que je connaissais à Paris et à qui je proposais amicalement le travail. La collaboration ne prit pas tout de suite mais nous fûmes réjouies de découvrir et de partager cette œuvre dont cette amie vient de faire paraître les poèmes dans une édition bilingue. Et nous avons la chance grâce à cette audace de la traduction, enfin de lire une poésie allemande contemporaine. Je ne connais pas d'autres voix pour dire le néant dans lequel nous sommes plongés depuis bientôt quatre vingt ans. C'est tout en douceur, mais sans complaisance que la catastrophe s'érige, aussi concise que frappante.

« Épitaphe Hiroshima, le 6 août 1945 : au-delà des sens / la lueur atomique //qui nous ôte le Sans-nom / le corps // Et qui de notre ombre /marque au fer les murs // Rien n'éteint la pluie » (p.29).

La poète aussi dénonce un certain génie en proie à ses fantasmes pédophiles : « Les petites filles sont étranges / comme des animaux / certaines savent même parler / mais on ne peut pas / apprivoiser la croissance /... Ainsi, Lewis, Carroll, réduit-il les corps... » (p.45). Comment ne pas saluer l'ironie de dénoncer le « non-vol » de l'oiseau qui, la nuit venue, hallucine sa liberté de plumes (p.55) : « Puis, soudain, son plumage s'étire et se dilate. La nuit devient claire. Et il se redresse, prend son élan. Aussitôt, il perd ses plumes. Et lourd comme une pierre il tombe à travers son rêve de vol. » C'est bien à la poésie que revient la tâche de donner une limpidité à la complexité du monde.

ERIC CHASSEFIERE : LE JARDIN D'ABSENCE – Sémaphore, coll. Arcane, 12€

Les sensations se nomment ici si simplement que l'on s'y trouve : « Lumière et vent soleil doucement sur l'ombre » (p.43). L'indéterminisme du pronom indéfini et de l'infinitif caractérisent paradoxalement une subjectivité qui reste privée de son actant. Et c'est très reposant de lire : « Échanger dans cette douceur non pas les mots toujours silencieux mais les voix qui sont silence

leur parfum de lèvres la couleur de nos yeux » p.43

La modernité de Flaubert déplace la subjectivité en animant l'inanimé. Cette activité attribuée aux objets fendille notre vision anthropocentrique du récit pour nous plonger dans un vertige parfois mélancolique. Cent soixante-sept ans plus tard, le jardin d'absence consent à ce sujet en moins, comme si l'humain avait tout simplement effacé ses traces. S'écrivent enfin le « silence »... « les flaques »... « Le souffle (qui) fait l'obscurité à lécher ». Un mystère subsiste. Il était déjà dans le livre, me direz-vous ! « Le visage là-haut est toujours là dans l'écrin de présences » p.38.

Le silence et la lumière sont presque à toutes les pages, c'est bien que les voix restent lointaines ou si discrètes (p. 75) : « Toute cette vie chuchotée enfouie là au masque des choses... ». C'est une plume d'astrophysicien qui transpose son observation du cosmos en fragments de prose, objectivant le souffle. Sa méditation se mêle au microcosme sans discontinuer avec l'espace dont il s'abreuve (p.79) : « jusqu'au rêve calligrammes d'un feuillage d'ombre dont la béance de la lumière profondeur d'appui de l'immense clarté sur les murs qui ne dit pas son nom. » Cela efface toutes les frontières, pacifie la clarté de ce qui pourrait n'être qu'ombre parmi les ombres.

ALICE MASSENAT : LE CROQUE-L'ŒIL – L'Oie de Cravan, Montréal, 2020, 12€ (distribué par Dimedia)

« La poésie d'Alice Massénat est comme le vent sur les places fortes » avait écrit Pierre Peuchmaurd. Ne pas chercher de répit dans cette écriture, vous ne le trouverez pas. « Se crever les tympans à s'en coudre la langue ». (17) Une exigence paradoxale ; celle d'une lutte contre l'impossible qui tire le Verbe des entrailles où s'entrechoquent des sursauts peu décisionnaires. Bourrasques de haine et de colère dont l'objet ne s'apaise que par un abandon soudain au vocabulaire devant l'inconnu qui triomphe : « penser à toi me fendille la cuirasse » (7). Une souffrance sans secours : « Je me pends / bien loin au désarroi » (9) mérite l'aveu d'une langue recherchée et enfin trouvée pour « flanquer une roustie aux tenailles du noir » (14). L'adresse à ses contemporains permet de découvrir plein d'autres poètes (quelle générosité !). Cela brise l'apparente tragédie d'une solitude pour interloquer et finalement encourager la plongée dans ces tableaux vivants. Des syntagmes cubistes nous font traverser des « pléonasmes de jonc » et, du métalangage au sensible, nous prenons finalement une bonne lampée de cet indicible pour danser au bord d'un gouffre tangible même si quelque peu foudroyant : « Je me tairais si mon verbiage n'était que corde sans crocs » (15). « Vivre avec cette scansion dans les tripes » dit son hommage à Ghérasim Luca (22), La poète n'a pas joué sa dernière carte à l'oie de Cravan ; difficile de la suivre ? Elle est incontournable sitôt qu'on en découvre la saveur, s'attache au timbre libre qui scande l'insaisissable sans jamais avoir dit le mot de la fin.

MARTINA KRAMER : ATELIER LUMIERE où se joue une physique poétique, Po&psy coll. a parte, éditions Eres, 2024, 25€.

Tout.e artist.e est un.e chercheur.e. Pour méditer le duo science et poétique sans artifice ni sacrifice, la plasticienne et traductrice nous transmet à mains nues une pensée épicurienne nouant les atomes aux lettres de l'alphabet. Quand elle accouche de notre perception soudain neuve, la prose amoureuse de la matière devient nécessairement « poétique ». S'ensuit une séquence photographique des ondes du soleil. On dirait des tableaux de fil tels qu'on en trouvait dans les salons du 20^{ème} siècle. Canevas de la matière, l'univers tisse le rêve à l'insu même de nos pensées. C'est magnifique, délicat, pertinent... On parle de caustique au flambeau lorsque les rayons lumineux sont issus d'un point de distance finie et de caustique au soleil si la source lumineuse se trouve à une distance infinie, nous dit Wikipédia. À chaque phénomène, son explication scientifique, mais « Il restera toujours de nouvelles façons d'entrer dans le pli des choses » (43).

Tandis que le succès de la science repose sur une objectivité rationnelle et un langage commun, l'artiste a la possibilité d'engager le corps, de construire des formes uniques, d'inventer un langage propre : de s'adresser à la sensibilité, à plusieurs antennes physiques et psychiques de

l'être humain simultanément. (49) Puis vient une pluie de poèmes sous le titre oxymorique « noires lumières » : « mouvement-matière / d'un rêve ancien » (63) « chair de l'espace / graine du mouvement » (69), « poussières précaires » (68) « la matière dans son audace / invente sa transformation » (73) « Derrière la pensée / le battement d'artère » (95). « Le songe emporte la graine »(93) et c'est un hommage à sa libre course vivante, mine d'un rien superbement bien organisée !

EDITH PAYEUX : POUSSIÈRES D'AIMANTS – éditions D'ici et d'ailleurs, 2024, 14€

Déjà dans *Le corps de la terre*, la poète entendait des « tellu-rythmes ». Au fil d'une poésie apparemment plutôt descriptive, nous entrons dans une méditation à la fois très personnelle et complètement cosmique. Au plus près des éléments, c'est une « oreille-monde » dans laquelle se lover, pour une naissance que le poème respire en temps réel. « De la paroi émergent une foule de mains » malicieusement posées d'un recueil à l'autre. « Quel cri a proféré la roche pour dire je suis là... » ? Cette « terre première », « matière au noir » d'une alchimie féministe dresse la simple monumentalité naturelle. C'est le langage des grandes tragédies qui crée son théâtre de caverne ; un langage intemporel pour nous extraire d'un rêve par une traversée d'allitérations : « Et toi, Venus, que rêves-tu... ? ». Aussi discrète qu'engagée, c'est une plume musicienne qu'il faut écouter. J'ai aimé ce pur moment d'amitiés francophones où les poètes, dont Edith, ont trouvé le chemin d'une rencontre libre de voix à la Librairie du Québec de Paris, rue Gay-Lussac. Les mers et les océans enfin franchis avec la dynamique si nécessaire des membres Pen-club. Que cela chante ainsi.

INGRID LEY ; FABIENNE NUYTTENS-PERIN : LES ECORCÉS VIFS – éditions Voix tissées, 2023, 22€

Un livre où l'imaginaire de ces deux artistes se déploie pour dire la vie comme elle va, l'amour, les disputes, les joies. Vivant, souvent drôle. C'est bien malicieux d'avoir glissé poèmes sous les écorces du temps qui passe entre les êtres, leurs attentions et leurs attentes : « La surprise du geste attendrit l'instant / Où apparaît l'amour ».(17) Mouvements du cœur pour élargir l'horizon d'échange des pensées et des rêves jusqu'à deviner, imaginer, avant de commencer à poncer pour ménager de l'accointance. Équilibre entre textes, images, humour, tendresse, quotidien et profondeur. Le conflit ne passe pas sous silence, au contraire, on voit bien à quelle point les relations en sont imprégnées comme d'un sacré qu'il faut parfois se garder de briser. Source d'émerveillement à cueillir les instants. L'infinitive forme en fait un mode d'emploi « possibles non balisés »(87) une certaine magie de reprendre le temps toujours au début histoire, de respirer un peu avant de se surpasser ou peut-être même de se surprendre à vivre simplement. Il ne faut pas les oublier et il y aurait encore mille choses à dire mais je vous laisse le soin de rencontrer ce livre. Comme c'était une surprise, je demande directement à Ingrid Ley : pourquoi ce livre ? « Je devais écrire aux plus jeunes et leur dire : donnez-vous la chance d'ouvrir tous les possibles de l'existence, mais en même temps prenez votre temps ! chacun son rythme. Et pour les moins jeunes, Aimez la vie telle qu'elle se présente et laissez vous surprendre ». Fraîcheur salvatrice d'une poésie graphique qui ne déplie ni ne range ni ne froisse (mais cible néanmoins les émotions tant par l'élaboration du dessin que par un simplement dire).

RAMIRO OVIEDO : LA FUREUR FAUVE – éditions La Rumeur libre, domaine équatorien.

J'avais lu pour vous *Le ring du poète* paru à La chouette imprévue, d'ailleurs reproduit à la fin de cet ouvrage sous-titré œuvres poétiques. « La poésie est un sport de l'extrême » affichait Miss Tic sur les murs de Paris... On ne démord pas de cette énonciation radicale où la violence du monde est écrasée par la main généreuse d'un homme lucide de son et de sa geste sans concession :

« La terre est poète et aime nous surprendre / On peut y planter un prunier / et récolter des vers / On ne peut rien semer ou semer la pagaille / et récolter ensuite le Prix national de poésie / ou bien des hectares d'amour / ou bien des haies de séparations toutes naturelles » (79-80). « Pour explorer le corps de la terre / il faut être capable de demander la lune / Et de tatouer l'avenir / Au-delà de la lisière de tes hanches » (84) « Le vieux poète / avale les mots troués / des verbes anorexiques / des émotions made in China // Ruminant sa gueule de bois dans la forêt de la perdition / il traverse les mots et crache des flèches en l'air ». Avec Ramiro Oviedo, la poésie n'a pas lieu d'être que de se battre avant de mourir pour le langage, oui... sans patrie, dans les contrées reculées du non être. « Le poème qui tombe en pleine gueule » (90). Vrai (d'après l'étude de Gérard Bucher) que « la co-émergence des capacités phonatoires et articulatoires de l'animal-l'homme » met le sens en question avant même qu'il n'apparaisse : « la voix inane et dénuée de signification, vers le cri et chant (...) puis vers la phoné animée d'un sens » (E. Husserl) devrait nous éviter toute simplification. Les origines de l'Homo divins sont à rechercher dans le besoin organique et poétique de notre humanité-animalité qui ne peut se réduire à la description d'une des six fonctions du langage (R. Jakobson). Le poète est un tueur : « La mort est facho / Il faut la tuer » c'est un appel à l'acte qui lui permet d'assumer qu'il est aussi « un baiseur boulimique de la langue » (98). Cette violence (symbolique) nous ramène à une carence fondamentale que la poésie seule pointe : « La mort, on s'en fout / En revanche, personne / Ne peut rien contre la poésie » (97) Ce recul est nécessaire pour une nouvelle prise d'humour bien noir : « Tout le monde se tait / Pour mieux entendre le tic tac de la bombe » (99). Une voix qui détonne efficacement, sans discours et cependant, elle détonne, avec brio, pertinence et prépondérance.

VERSO n° 200

AMANDINE MAREMBERT & VALÉRIE LINDER : LES GESTES DU LINGE – éditions Esperluète
– 2013 – 8€

Est-ce les corvées d'autrefois dont ce bleu aquarelle nous fait rêver ? Carré du linge dans le blanc de la page. L'angle se met à flotter en poème comme si la page les angles droits s'étaient soulevés. On aime ces pinces pour épingler le temps, là où le monde, tout au contraire, devrait se dépêcher. On a ouvert les armoires : des robes esquissent un bal imaginaire. L'étoffe s'anime dans les scènes successives du linge qui font place aux souvenirs, questions, rêveries : « les pinces sont lèvres / qui mordent la peau du linge ». Ce recueil découvert il y a déjà une décennie a trouvé sa suite dans les mains qui tissent ce geste appuyé « sur un oreiller de plumes d'oiseau ». On trouve ici sans le savoir l'oxygène dont on a besoin : « elle me raconte comment un soir /... elle a vu bleuir au loin/ ses draps étendus blancs ». Un rangement tout autant pour « les grands lais tissés di songe et du réel » des Neiges de Saint-John Perse, mais là le linge se simplifie dans le regard du quotidien, soudain moins lourd : « refaire les piles / qui ont dégringolé dans les placards » Le recueil dans sa fragmentation constitue une aventure de la perception pour réussir le geste de la transmission : « les mains des mères / viennent plier repasser / les lignes de leurs paumes ». Il y a bien encore à lire entre les lignes de tous ces gestes. Ce livre est un bijou et ne prend pas plus de place qu'un mouchoir.

COLINE FOURNOUT : CONJURATIONS – éditions Blast, 2021, 14 €

L'idée du suicide, ce n'est pas très joli, mais quand cela nous habite. Que faut-il sur nos étagères sinon, un déferlement verbal qui, dans son intrigue sémantique, siphonnerait la détresse qui nous oblige et étirerait la gorge pour que cela se respire.

Bien sûr, cela ne se fait pas d'exhiber ces pulsions de mort ! Mais si c'est par le souffle de l'écriture, cela nous tient en haleine, cela nous tient en vie, alors ce dernier nous devient

nécessaire, voire subitement intelligible : « La deuxième fois que je suis morte / Morceau de glace décroché par le printemps / Je me jetai dans le vide. / La lumière se chargea de me noyer ». Avec Coline Fournout, on a chaud et froid. Ce contraste nous habite comme la vie et la mort dont l'écriture broderait la frontière presque sans rien dire, sans rien vouloir dire. La répétition nous charge d'une incantation pour adoucir les angles d'une violence taboue qui nous pénètre à l'état de veille. La poésie témoigne ici de ces mondes intermédiaires qui n'ont pas même le souci d'être mirés. Ils adviennent en cascades de mots-images. « Féroce, mon cœur, je le connais bien. / Un bélier qui frappe dur aux portes de la ville / Figeant dans leur fuite les chats au ras du sol ». Extrait du recueil *Les Gisantes* (2023) qui a mérité un prix, sans doute pour ce souffle qui intègre la mémoire littéraire d'une façon si discrète : « Des fissures suinte la chaleur / Suintent les raisonnements, et les bonnes volontés. / Les instants s'éternisent / Tels une table sans mise / Où tout a été balayé. » N'entendez-vous pas ce cœur simple faire battre ou résonner celui des objets oubliés ? Flaubert flatté. Une voix pour conjurer la disparition des liens, tout en faisant émerger ce qui frappe de bien vivant. Sur cette délicate frontière qui se trace et s'efface, c'est pourtant l'inassimilable dont la forme le délivre sans l'explicitier qui peut nous surprendre par sa geste. BRAVO ! Répétitions jusqu'à la métamorphose, échos de figures mythologiques ou littéraires. La poète et chercheuse, récemment installée au Québec traque les tabous de l'inconscient pour jauger ce qui reste agréablement de folie pour le souffle. Après tout la poésie a encore et surtout besoin de folie. Lisez-la.

MAXENCE AMIEL : *PAR LA FENETRE TARDIVE* – éditions Aux cailloux des chemins – 2023 – 12€

L'extra-lucidité du jeune poète me bouleverse. Il pose son regard sur ce que nous connaissons par cœur. Mais quels mots nous aident à franchir la peau du silence qui recouvre le connu ? Ce qui va et ce qui ne va pas tient à si peu de choses : « Ce matin il fait beau / et pourtant les fenêtres claquent »... (17). L'adverbe ménage une intrigue phénoménologique. De la « Serre effondrée » naîtra l'écriture objectivant la peur, « au fond d'une salle qui tremble » (19) jusqu'à l'apaisement du regard sur « la pierre / rêche, moins craintive »(21). Y a-t-il autre que le poème pour adresser à l'autre la force d'un surgissement : « il n'y aura de place que pour / le sable le monde et toi » (26) Cet absolu de l'amour arrive alors qu'on l'aurait cru disparu. Cela fait un grand bien de voir la poésie échappée des « gouffres » et « griffes »(29). J'aime énormément ce recueil, bien justement sans pouvoir dire de quoi il est fait. Et ce sont ces nouvelles écritures qui me touchent parfois plus que d'autres. Je vous invite à les goûter pour la relève avec toute celle de l'inconscient qui s'y adonne ; se libérant assez de la phénoménologie par l'urgence d'un renouveau sensoriel, elle retient l'expression au bénéfice d'une nouvelle assertion de monde : « Il fallait bien bouger. / Décoller les semelles du carrelage de lumière. (...) Il fallait bien se taire et / forcer le passage des fantômes ».(59) Pardon si je n'avance pas (66). Je vous laisse aller dans cette étrangeté, même avec le sourire.

CHRISTOPHE JUBIEN : *UNE BOITE AUX LETTRES VIDE COIFFEE D'UNE POMME DE PIN* – éditions unicité, 2021, 12€

De son canif, il taille les instants et jubile de nous laisser en main quelques syllabes qui, sculptant le temps, convoitent le rapprochement de l'intérieur et de l'extérieur. C'est drôle, c'est bref et simplement génial puisque cela nous engage plus que de raison, plus qu'il n'y paraît dans une fantaisie si insoupçonnée qu'elle en devient profonde. C'est drôle mais en vérité, ce n'est pas un jeu mais le scénario d'une perception aussi grave et légère qu'un Jacques Tati l'eût mis en scène. Rien de fastidieux ni même de trop fort au point que l'on croirait au peu d'importance. Et c'est rafraîchissant de choisir le degré. À vous d'en décider. À ce « Rendez-vous d'automne », « le pivot / Attendait pour s'enfuir / que le poète / arrive » (91)

VERSO N° 201

GILI HAIMOVITCH : SOUS NOTRE CIEL BRISÉ / UNDER OUR RUPTURES SKY- collection Poètes francophones planétaires dirigée par Pablo Poblète – Unicité (193 p.) 16€

Il est de notre devoir, nous poètes, de nous indigner, de nous révolter, de nous sidérer au su des massacres et sans doute aussi de convoquer ce qu'il reste de mots pour inventer le son, la note d'un requiem, ou non ; d'un cri qui ramène les otages à leurs familles, oui mais comment ? Comment après l'infamie ? Rien ne s' imagine. L'horreur aggrave l'horreur. Ce qui serait de taille n'est que minutie et douceurs apportées au silence ou au vacarme de cette béance sans retour et sans précédent. C'est donc entre douleur et ignorance que ce situe le temps pluriel de « notre ciel brisé ». La poésie s'exprime ici, mais surtout dans la souffrance :

« [...] Prière et poésie possèdent des nuances et une tendresse qui les distinguent de la propagande. Elles sont une forme intuitive de discours ouvert à la communication grâce à l'engagement émotionnel des lecteurs. » Dans cette anthologie (par définition non exhaustive) sont réunis des poèmes des pays du Moyen-Orient en conflit et leurs voisins, en réponse au massacre du 7 octobre 2023 en Israël et à la guerre à Gaza. Elle conforte certaines initiatives dont la lecture musicale (accompagnée au violoncelle par Emmeline Planche) Comme une feuille morte en la saison des loups, créée à Paris (Théâtre du Nord-Ouest) par Martine-Gabrielle Konorski et moi-même. Solidarité oblige. Mais comment dormez-vous, chers lecteurs, chères lectrices ? Sabine Huynh demande : « Comment s'endormir / dans cette trente-neuvième nuit / quand le cœur bat trop fort / mais pas assez fort / pour couvrir le vacarme [...] Nos cris de frayeur / que personne n'entend / tombent dans le poème / qui ne veut pas s'écrire / dans la nuit sans fin / du 7 octobre. ».

On ne peut cacher l'existence des traumatismes et des conflits sans dénouer nos voix par cette compassion essentielle aux victimes de cette guerre : « J'ai dû accepter que, quelles que soient les atrocités commises en Israël, je ne pourrais jamais choisir la brutalité, même pour survivre. » La poésie peut-elle nous ouvrir les yeux ? sur un Moyen-Orient souvent perçu « comme une zone de conflit évident, un territoire d'ambitions contradictoires ». En préface à cet immense travail, Gili écrit : « à y regarder de plus près, les étiquettes deviennent aussi floues que nos concepts de frontières. » Sur les blessures largement ouvertes et sur celles qui n'ont pas fini de se former, soufflent ici des mots entourés de silence : « Quelqu'un est mort cette nuit / quelqu'un qui a une mère / et qui est né aussi bon baiser // quelqu'un qui a lavé son beau visage / aussi franc que le reflet du nôtre dans le miroir / est mort parmi nous à la lisière de la nuit ... Une jeune fille / est morte au bout de la nuit comment la nuit / n'est-elle pas morte avec elle » Anat Levine signe ce poème qui s'appelle « Octobre ». C'est parmi d'autres, non pas pour réveiller le feu d'une violence infinie, seulement pour apaiser comme survie si l'on peut : « Comme la douleur adoucit les os / et les dissout au cœur de la nuit / les diffracte / le ciel déchiré ruisselle de terreur / nul horizon pour nous protéger / nul refuge, nul vêtement / pas même la paume / d'une main suffisamment généreuse / qui ne / m'arrache à moi même / ou à la fillette de Kfar' Aza / qui est tellement tellement presque moi / même / ma chair et mon sang. » Pour le dire encore avec elle : « La richesse des poèmes parcourt une mince crête de reconnaissance entre les différences et les abîmes de douleur, sans y sombrer. Tous sont particulièrement mis en évidence face aux moments les plus douloureux et les plus diviseurs de ce pays. » Souffler ainsi et pourquoi pas à l'infini aussi, vivre infiniment en soutenant le désir d'être toujours meilleurs que ce qui arrive. Cela ne devrait pas s'arrêter là.

ANNABELLE LARCHEVEQUE : QUELQUE CHOSE DANSE – Les souffleurs de vers éditions, 12€

L'utopie d'un marché de la poésie met en circulation toutes sortes de voix et permet des rencontres. C'est ce que je rapporte de Lille où s'est tenu le 2^{ème} Marché de la poésie dans une ambiance chaleureuse et bienfaisante, avec une ouverture sur les Hauts de France, une consistance dans les dialogues, les ateliers, les scènes ouvertes et une internationalité donnant

à la Belgique sa visibilité (Maëlstrom Révolution, Esperluette, le Chat Polaire...) ; à l'Oulipo un grand moment de bonne humeur ; et de beaux petits recueils, enfin sortis pour la jeunesse. Des nouvelles générations, nouvelles maisons d'édition, nouvelle maison de la poésie, cela fait beaucoup de fraîcheur d'un coup, avec évidemment cette nouvelle voix : « Le vent est entré dans mon sang ». Cela moins pour faire une image de plus que pour se délecter des sensations de ce tumulte. Une écriture de l'Ouvert et aussi bien surréaliste au sens où elle dissout les frontières pour nous faire entendre la voix de ce phénomène comme élément à part entière. Générosité d'un partage « sans merci » à l'aune du collectif qui permet à Annabelle Larchevêque de « tendre des fils ente l'art et l'éducation populaire pour faire entrer joyeusement le public en poésie ». On aura compris qu'avec elle, ma poésie sera faite par tous.tes, en s'étonnant du monde et parfois même le réveillant de sa grisaille convenue. Une pétillance (sans déclaration de souffrance). La folie elle même se décale : « Ce n'est plus mon souffle / Mais le vent / qui récite / Et m'enlace / ... Un instant / Pour bondir / Pieds joints dans ton humeur [...] » (29-30) Une écriture tactile que les éléments mordent comme une réponse aux sensations rimbaldiennes : « Et l'herbe m'embrasse / De son désir cru » (42) Aux confins de tous les possibles, le Verbe est un rebond de Vivre entre les blancs de pages qui permettent la danse. Et c'est cadeau ! « Absolument tous les paysages / Nous appartiennent. // Au cœur de ton cœur / Comme une plante ancestrale sacrée / La beauté / Vorace et résistante. » (47) « Demain sera sauvage » prévient-elle « L'instinct dans la vertèbre // nous parlerons / À l'aube à la fougère / À la rêverie // D'un seul rire / Au pli des possibilités. » (60). Un rythme intime et populaire frappe cette langue sensuelle à ne pas manquer.

ANJA ERÄMAJA : LA BAIE D'HELSINKI – traduction Marja Nykanen – Les Carnets du Dessert de Lune,

Il a neigé aujourd'hui, et je me suis trouvée en Finlande où je ne suis jamais allée. Les poètes que je ne connais pas encore me font ainsi voyager. C'est le cas d'Anja qui m'a enlevée ce soir, déviée de ma trajectoire. Pour n'avoir pas eu la chance d'assister à sa lecture, je me suis plongée dans ce recueil copieux fraîchement sorti dans le cadre d'un projet européen des Carnets. Je suis plongée dans le livre d'Anja et c'est difficile de m'en détacher. Bravo à elle et à l'éditeur également qui ne s'est pas trompé... En traversant Paris, et je n'ai pas goûté au Beaujolais nouveau mais je me suis enivrée de cette course où les mots ont poussé par le souffle. Finlande ... Au delà de ce qu'il raconte, ce recueil propose un outil à notre capacité de représentation. C'est un poème qui interroge bien sûr les limites et l'histoire de la Finlande, liée à beaucoup trop d'envahisseurs, un petit pays qui n'a pas fini de se définir, peut-être piégé entre les extrêmes. Calevala est la légende d'un peuple au carrefour de plusieurs cultures et langues. Le poème se déroule graphiquement comme une piste d'athlétisme (en deux langues). L'objectivité du sujet relaté par le souffle relate la foulée au long des saisons sauf l'été où la nouvelle histoire d'amour ne se développera pas dans la poésie. En été, rappelons-nous : pas de nuit ! Il faut imaginer aussi au sud de la Finlande et à l'Est, tous les trains jusqu'au bord de la baie d'Helsinki – dernière baie de la mer coupée par les rails – les trains viennent du nord. Tous. C'est à cet endroit que le personnage de ce recueil court d'une course infinie ... nous laissant percevoir de côté le monde qui défile ordinairement dans l'énumération quotidienne. Cette Alliance au corps nomme la vie en contraste avec le corps à soigner qui s'éteint à la fin du poème comme une simple bougie. Le temps s'accroche aux instants du poème, dans toute son aporie : « Selon le métronome le temps est le même pour chacun / Pourtant personne n'en a une oreille absolue. Le temps des pieds est plus lent que celui de la tête. La longueur des jours et des nuits varie [...] ». À partir de là, sujet-verbe-COD, s'enchaîne au rythme de la foulée, qui est observations, souvenirs, dans un monologue intérieur qui donne consistance à la perception des saisons et finalement d'un temps commun. La traductrice a certainement un talent inouï pour nous faire goûter à l'intimité de la Finlande en plus du plan de la baie qu'elle dessine pour qu'on comprenne le lien secret entre « hymne » et « hymen » au cœur d'une légende et même au cœur de ce dessin.

CATHERINE ANDRIEU : PIANO SUR L'EAU (poésie), 2021

LES VIES ANTERIEURES ET INTERIEURES DE CATHERINE ANDRIEU (Entretiens) 2023 – chez Rafael de Surtis

DES NOUVELLES DE LEDA ? (poésie), 2024

Des nouvelles de Leda. On oublie trop souvent que le poète est un être vivant qui se bat tant bien que mal pour tenir bon. Son chapeau plus qu'il ne le coiffe trahit parfois son malaise social, voire son malheur tout court. Son adaptation impossible. N'est-ce pas le cadeau qu'il nous livre ? Simplement, comme il trouve à s'égarer sur un chemin qu'il ouvre en somme en toute liberté. N'en demandez pas moins pour être surpris, là où Catherine Andrieu vous fait pénétrer. Entrez sans impatience. Ne soyez pas gêné.e. Et si vous l'êtes, après tout, c'est humain, pensez aux antichambres du plaisir et parfois même à la mélancolie que peut drainer le désir une fois rassasié. Mais n'anticipons pas au risque d'en perdre les miettes ou de passer à côté de ce que poésie veut. Toute une attention nue reste à donner ici au mal de livre. Et ce n'est pas encore grand chose si on ne donne pas d'attention à cette attention jusqu'à devenir instinctive comme le sont les chats qui sont aussi proches que les doigts dont nous jouons sur le clavier. Je dis « nous », car la poète semble recluse dans un deuil infini. Et pourtant « nous », nous entrons dans sa rêverie et écoutons ce qu'elle compose comme une sonate pour traverser le deuil de l'animal perdu. C'est Paname avec qui elle souligne la fin de treize ans de vie commune. Et on peut s'étonner de ce couple secret, sauf si on a connu soi-même un amour semblable, indicible et discret, fusionnel, pour tout anecdotique qu'il fût comme le quotidien duquel une simple piqûre soudain nous arrache. Sur un ton léger, une mélancolie sensible. Attention, Contagion ! Reste à glaner...

Une vingtaine de recueils en moins de quinze ans. On peut parler de fulgurances. Et pour avoir fait pâte de ses immenses souffrances, vous serez surpris qu'elle se faufile en grande douceur entre nos paupières pour nous en dire un peu plus long sur nous-mêmes : « Ce petit oiseau mort je l'avais avalé. / Bien à l'abri, il respirait par mes narines / Picorait ma langue, était bien au chaud / Dans ma bouche mais un jour j'ai hurlé / Il s'est envolé ». (Le cliquetis des mâts, Rafael de Surtis, 2023). Vitalité surréaliste de la mort et circonvolutions d'un onirisme non révolu, qui rôde jusqu'à ce qu'une de ses plumes s'extirpe des carcans. Non, ici nos rêves ne retombent pas en poussière. Apprivoiser ce que les ruptures déconcertent à travers le jeu de la musique qui mélange les strates temporelles de l'enfance, de l'adolescence et du présent de l'écriture. Là où la poésie subsiste, l'absence, le blanc, le silence y créent une épaisseur de vague ou de première neige contre le néant. Ainsi peut-on ressentir la pulpe des doigts sur les touches du piano comme les flocons d'une sorte de musique qui nous arrive aux oreilles dans l'espérance que cela tienne entre les mots. Et cela tient secrètement. « Simple promesse » (écrit Mandelstam). Le paysage est là sans visage dans une présence de peau douce. Une prouesse charnelle difficile à décrire. Une expérience à suivre pour relayer l'indicible si déconcertant « des familiers qui n'ont pas leurs pareils » (Supervielle) et auquel tout s'attache. La perte d'un animal met en jeu cette expérience toute particulière. Réminiscences de la vie commune : « Dans le ventre de mon piano / J'ai déposé les cendres de mon vieux Paname / Gros matou parisien chat de gouttière / À la disposition des esprits de la forêt. [...] La marée est haute la Lune m'éclaire / Petite chatte qui m'accompagne dans ta disparition ». Voyez ! Entendez les personnes grammaticales se disputer l'ombre ! (Des nouvelles de Leda ? p. 60). Les mélodies sont toutes nouées au cordage minutieux du souffle ; celui du chat « Et que sa voix s'apaise ou gronde » au diapason d'une exigence silencieuse dont la chaleur, les injonctions, créent comme on respire au gré d'une écriture sans filtre. Cela qui peut-être confidentiel (dans tous les sens du terme) ne passionnera pas le monde entier mais plutôt quelque connaisseur, pas même initié, certainement, contradictoirement... Car on doit entrer dans ces pages comme dans une paire de draps pour se laisser surprendre ; c'est une langue vivante qui nous guide dans les contrées du rêve assumant la réalité. Cela dérange et cela fait grand bien.

DENISE DESAUTELS & ERIKA POVILONYTE : L'ESPOIR PEUT-ETRE – Les ateliers du Noyer.

« Le cœur ... pierre battante » au creux de cette nuit avec nos doigts d'instinct [qui] fouillent... jusqu'à ce certain abri / Brouillard de l'enfance ». Noir au plus noir, endolori de deuils, bâillonné d'une tendresse pour excuser la mort et le silence qui l'entoure. À l'injonction d'un « ça doit aller », répond ce volcan verbal. La poésie de Denise Desautels, faussement sereine est comme une bombe à retardement. Mais ici, c'est un monde minéral qui se développe entre des mains inspirées : « où le désir l'emporte / – ailes et bec mordorés. » La consigne ? « Surtout ne rien laisser s'ébattre sans futur. / Strates d'oiseaux /... agglomérés contre l'oubli. » Ce sont des mains archéologues du livre comme dialogue surgi entre les deux artistes qui font dessin-poème : « chaque feuille de papier nous rapprochait d'un trésor caché » écrit la plasticienne. Et Denise me précise à quel point la joie dans ce recueil est née de cette rencontre. Après l'angle noir de la joie, on ne s'étonne donc pas tout à fait de cette éruption de reliure remarquable, délicieuse, joyeuse cette fois : « quelque chose de doux – d'audible / l'emballlement du monde ». Nous sommes longuement conviées aux éléments, certes, mais surtout bouleversées par cette échelle millénaire dans laquelle la poésie se meut comme minerais ou simple pierre devenue livre entre nos mains. Rien n'avait donc figé la danse qui de poèmes en images trouve ses nuages de grès. Ce n'est pas tant un fil qu'un paysage souterrain qui tient ces perles obsidionales. Une autre éternité en surgit comme évidence « à chaque ondulation » de cette matière-lumière : « tout cela de nos mains à nos bouches » écrit-elle jusqu'à ce « bel orage de joie » qui boucle la séquence avec la jeune artiste lithuanienne. Un troisième recueil se prépare à l'atelier des Noyers, invitant deux autres voix de femmes qui ont déjà rendu célèbre la poésie québécoise. Pouvoir dire « Nous » en poésie est un privilège et certainement ici s'ajoute l'orfèvrerie qui se décèle de murmure en beauté. Ce cri du fond des temps semble acérer une mystérieuse lumière, dénouée dans la forme. Ce format minutieux nous fait jouir du papier, comme habité depuis toujours par le geste éditeur, en cœur, de toutes ces artisanes.

VERSO N° 202

CHARLINE LAMBERT : Illustrations THOT THOMAS, QUICONQUES – le Chat polaire 2023

Pourquoi s'adresser au « lichen irrécusable » ; « toute écorce / et égratigne / l'insoluble » : on avait déjà rencontré l'expression « mordre la poussière », et par ce microcosme, s'épanche une verve en transe dans « la sombre chair » d'un nœud qui semble celui de la trachée. l'Indomptable cri de la nature fait de la chair un paysage paré d'analogies. Un dessin répond, le plus léger possible, pour – semble-t-il – extraire une écharde. De quoi polir quelques perles : « ouvrir avait la forme / d'un baiser / la fenêtre, celle des cils / de l'imaginaire » (p. 48). « Palourdes du sommeil / profond / comme l'ouïe le / grizzli écaillant les paupières » (p. 49). « Dans tes mains / l'alphabet de la terreur / dilapidant cinglant / les songes ». Trois, quatre, cinq vers au plus par page pour plonger dans ce rêve en volutes et faire surgir le miracle qui « bonde, enlace / la trachée à tout / cri. », tel celui de la parole dans sa rugosité cosmique, minérale. J'ai beaucoup aimé et lu plusieurs fois en restant étonnée, ce qui est rare.

TAJA KRAMBERGER : ON N'EST JAMAIS LOIN DE LA POESIE – éditions D'Ici et D'ailleurs, collection les Intuitistes

En écrivant « La liberté des tyrans précède la nôtre », Taja Kramberger pose le cadre de son témoignage sur la violence d'un régime qui a broyé les destins. « Des poètes qui ne savent pas et ne peuvent pas / agir ouvertement dans l'espace public / sont-ils encore des poètes ? ». Pour cette seule phrase, ce recueil est incontournable : « Comment tordre le cou à l'histoire /...dans leur pays natal // Cette vie ne les aime pas » (...) Il est difficile d'imaginer ce qui a suivi la chute de l'empire soviétique ; l'épanouissement et la déception qui a pu faire le chaud et le froid des pays de l'Est pour retomber parfois dans un monde étriqué, sclérosant, où la bureaucratie avec une vision post-dictatoriale, a eu raison de toutes les belles initiatives. L'amour et la pensée survivent néanmoins dans ce recueil plein de tendresse, de lumière et dont la poésie est sûre.

ODILE COHEN-ABBAS : LA PLUIE D'ELMA BAUHER – éditions Unicité, 2024, 100 pages 13€

« À présent que le Merveilleux pose ta règle crânienne, légende oblique, veineuse, son rebours à tête de vers et de rimes : / Il te reste au moins 22 poèmes avant d'exister » énonce la facture du recueil. Il est des surréalistes qui vivent encore et nous font partager leurs rêves éveillés. « Les gouttes d'eau ont rétracté le cœur et les poumons [...]. L'homme fleuve s'est transformé en longues raies onduleuses [...]. » Ne faudrait-il pas rappeler Buñuel pour faire un de ces films où les images s'étirent de façon énigmatique et dont le nombre manque cruellement à l'anthologie ! Vous croiserez un songe sur la mélancolie et le génie qui plonge au cœur du monologue d'Ellie Langer, un être étrange, minéral. (26) Ne me demandez pas de vous l'expliquer. Une vision anthropomorphique se projette sur les éléments d'une « mer parkinsonienne » : c'est un « Hors temps d'orage, elle perd le rythme de ses membres » et c'est au personnage d'Elma que s'attache deux « rôles » ou actions successives : « se raidit ou grelotte » (23)... comme ce geste d'écrire qui semble tout droit surgir de l'inconscient pour nous noyer dans « les grands fonds qui cachent leur âge »(62) mais avec une douceur syntaxique qui nous redonne du souffle pour nager dans l'Inconnu et qui sait ? trouver du nouveau, là où Elma nous guide par sa danse poétique. Nous sommes en plein surréalisme, avec l'imaginaire, les collages et une syntaxe qui supporte les ratures, les changements d'adresse, les assises de tout acabit. C'est la folie de « l'œil mauvais du méchant dans la mort, une fougère abrasive, un blanc faisandé sous la fonte des cils » qui guette notre soif de (p.46) d'une liberté rare, qui devrait être pratiquée par tous les surréalistes en action encore vivants aujourd'hui. Tant qu'elle peut s'écrire, pourquoi se priver de cette mise en danger, si c'est oser, encore et toujours, plus de liberté.

ANNABELLE LARCHEVESQUE : QUELQUE CHOSE DANSE – éditions Les souffleurs de vers, 2024, 65 pages 12€

« Entendre le silence frissonner ». Plus qu'un recueil d'écriture, c'est une parole nature illuminée de sagesse : « D'un seul rire / Au pli des possibilités ». Des gestes quotidiens « Et les dents dans la pomme de jour / Avec nos éclaboussures » font

entendre leur générosité, toute sensorielle, primitivement bénéfique. « Foyer planète / Pulpe d'existence / Amour sans définition / Île en contretemps. » (50). Une « voix vent » comme le souligne l'éditrice dans sa préface qui induit toute transparence. Une quête qui répond à la pré-histoire d'un jaillissement poétique signifiant cette « danse » sans obstacle, si fine et si bienvenue entre les rayons parfois si opaques des livres ; « Le vent est entré dans mon sang / Avec son monde sous le bras / Et ses secrets dépliés ». À vous de déplier le reste pour fouler le sentier dont aucune sensation ne vous échappera. Dans la simplicité joyeuse d'une poésie enfin nécessaire et retrouvée.

RAE MARIE TAYLOR : STEADY. AGAINST THE ABSURD. KINSHIP AT THE CORE / SANS RELACHE. CONTRE L'ABSURDE – Corps et âmes, Wild Rising Press, Colorado. Mai, 2024 ISBN 978 - 1 -957468 - 23 - 5 – First Edition © 2024 Rae Marie Taylor, 80 pages

La poésie de Rae Marie évoque un monde décimé et renaissant. Elle souligne l'injustice et nomme l'absurde, pour faire surgir des réponses à l'opposé : « Des femmes marchent, malgré les guerres, la violence, la destruction, malgré la mort aux aguets. » : « Des femmes qui nous ressemblent, qui pourraient être nous. Ce sont les mots de Louis Dupré. » C'est une voix intense et poignante, un recueil traversé par la douleur et par le courage, qui trouve son élan dans la lumière du poème conjuguant le récit de rêve à une réelle solidarité dans le battement d'une respiration poétique nouvelle, au-delà de la consolation. « Je suis Vous / je suis Nous » C'est un jeu sur les pronoms (nous sommes vous) qui énonce la liberté possible dans la beauté des grands espaces. « Cher cœur, tapi derrière ma poitrine blessée, je cueille ta force au fil du chemin, je porte ta beauté. »

VERSO N° 203

DINAR BAYER : TOUT AVAIT L'AIR NORMAL – Ed. Kontr, 13 €

Après avoir glané l'Anthologie de poésie vivante de Turquie, 2025 que je recommande, je me suis approchée de ce poète, tâtonnant sur les pages comme sur un volcan. Oui : quelques phrases simples qui font tout voler en éclat comme le monde nous saute à la figure dans une violence sourde :

« Il se tient immobile, le jour, dans la chambre, tout le jour.

Quand tu te lèves, il s'effondre, ton monde. »

Les leçons qu'il a peut-être tirées de la phénoménologie deviennent une pragmatique en un temps de censure. Ici la poésie fait ressentir l'irratrapable hiatus [qui] dans « La chambre » ...« divise en deux le jour/ (entre) ce que tu sais, et ce dont tu as peur ». Cela s'applique. Le verbe est moins muselé que les lèvres elles-mêmes dont la cosse s'ouvrirait avec ou par force : « Je cache ton nom entre les mots et les objets ». « Entre » les interstices, des vers respirent, mais c'est féroce ! Une écriture radicale qui sape nos cadres, notre quotidien et toutes nos certitudes. « Entre, je le sens, les mots et les objets, / quand tu respirez, tu te noies, dans ta chambre. » Fichtre ! que c'est proche et menaçant, que ça parle ! Et qu'un éditeur ait mis le feu aux poudres pour nous alerter, allant s'installer en Turquie pour faire un peu passer de cette dynamite-là, chapeau !

Hommage à la vérité qui résiste comme langage, tant qu'on n'abandonne pas les mots au silence. Donat Bayer invente un langage pour traduire cet état intermédiaire entre le dit et le non dit, signifiant le dictat qui rend cette parole si solitaire, désespérément missionnaire, et pourtant juste, et pourtant adressée. « Son souci de l'épure, nous dit l'éditeur, mais aussi son sens du détail, de l'image et du son, [lui] permettent de projeter l'intime dans l'universel et font de lui une voix capitale de la poésie contemporaine. ». Pas de fatalité ni d'ironie qu'on aurait trouvée chez un Pessoa, mais différemment, un espoir fécond : « Dans une chambre, je sais quelqu'un / Peut changer le monde ». Ce manquement, s'il en est, n'est donc pas une posture ni une mélancolie personnelle, mais plutôt un présage, sinon une promesse ! enfin, une écriture poétique révolutionnaire qui panse avec simplicité les quelques plaies bien infectées de notre époque : « La vie qui trouve corps / Sur l'arête d'une feuille. ». Tant qu'on n'est pas mort, le paradoxe, non plus n'est pas qu'une figure : fêlure existentielle qui se dose et par où s'esquive le geste avec tout ce qui nous revient de notre pouvoir d'énonciation : « On peut tout attendre sur terre d'un ange en colère. » Ne manquez pas ce poète car une fois découvert, à petite dose, je crois bien qu'il vous manquera.

JULIETTE ROUSSEAU : Un pays balbutie – éd. Isabelle Sauvage, 2025, 15€

Qu'est-ce que l'identité ? Tout indéfinissable qu'elle soit, elle est ici taillée dans une langue qui s'avère sa substance. Mais qui suis-je, moi-même, pour avancer une chose pareille ? C'est ce que cela me fait en lisant ces poèmes en prose. Des « On-dit » (p 21) aux « Produits en Bretagne et dans les silos d'un Art de vivre à la française », on se prépare sans la recevoir à s'accrocher une étiquette. Déception heureuse, car tout en cherchant à nourrir de façon invisible ce besoin d'appartenir désordonné, discontinu, on entre dans la qualité lumineuse de ce manque identitaire « indubitablement sensoriel » (p. 22) afin de devenir « trace du sens qu'il m'indique » « sans écrit, mais pas sans langage », précise-t-elle. Dans ce balbutiement de mots connus et inconnus : « embrigadement, enbagadement », l'intrigue se noue autour du mot « Lumière » qui devient personnage. L'abstraction sensible d'un je sais pas quoi de l'enfance sauve la relation autrice-lectrice, auteur-lecteur, dans un espace-temps d'avant le livre, et dont la performativité seconde le vrai « fantasme d'avoir toujours été là » (p. 24). Le foyer n'existe que par le récit possible, comprend-on. Qu'il soit d'appartenance ou d'exil, son irrésolution « prend parfois des atours affûtés ». Le nationalisme est ici dénoncé comme « épidémie moderne », enrayant « nos dialogues silencieux avec ce qui nous précède comme ce qui nous entoure » (p.27), là où « (s)'affirmer passe déjà par une certaine disposition à la fiction. » (p. 28) N'en demeure pas moins une terreur contrastée où « la mémoire fraîche d'une béance dans le paysage des démembrés de l'enfance » pose question (p.29) : « Est-ce que l'enfance fait le paradis, ou bien est-ce l'âge adulte, lorsqu'il commande de s'en exiler ? ». Ou encore, est-ce un débat d'élite entre gens d'écriture ? Il y a une brutalité dont on reconnaît l'horreur, sans qu'on en condamne l'auteur : « Je ne veux plus être juive, maman », me dit la Lumière un matin, un air triste collé à son petit visage, « à l'école, les autres disent que juif, c'est pas bien ». (p. 30) « Je cherche une façon d'ouvrir les mains qui n'est pas sans ressources » (p.33).

Les éditions « Commun » dont Juliette Rousseau est co-responsable par ailleurs disent sans aucun doute la douceur intime que nous donne la terre pour effacer la provenance du « D' » dans la question « d'où sommes-nous ? ». Apostropher

autrement l'autre dans l'utopie d'un lien en commun, nécessaire à une humanité plus grande que la nôtre... L'ubiquité de notre mot « terre » le permet, mais Juliette s'inquiète à juste titre : « Un nom auquel on a refusé la terre, pour laquelle il a fallu s'y dérober encore et encore, la cheminant sans cesse. » (p.34) Faire résonner la transitivité du verbe « cheminer » est la merveille poétique qui retourne tout : « Une bénéfique impossibilité d'être au monde autrement que par son plus immédiat entourage. Peu à peu, le pays balbutie un autre nom » (p.35) Compensation poétique ? Plus encore : « la langue n'est pas mon pays, mais je la porterai dans celui que je trouverai » (p.36). Entre le silence d'une enfance stigmatisée et le vivant paysage commun du monde, la négociation s'engage, mettant le discours en sourdine. Car la légitimité des peuples, qu'ils soient nomades ou sédentaires, ne dépend pas de ce qu'ils ressentent ni seulement des traités historiques, mais de ce qu'ils articulent de droit à disposer sans chagrin de leur dignité. L'enfance ici rappelle la solitude perdue devant l'antisémitisme. Aucune disposition de l'esprit n'efface cette rumeur en sourdine. Ce recueil nous met face à cette atroce violence pour nous convaincre de vivre « parmi ceux qui ne te pardonneront pas de ne pas savoir t'aimer sans te diminuer ». Puissent les barbelés un jour fondre comme le givre pour reconstruire la syntaxe de cette « p(h)rase » et réellement sentir que le monde a changé de phase !

SATI KWA SAME: RUGIR— éd. L'Harmattan, coll. témoignages poétiques 13€

« Entre ombre et lumière / Je marchais sur la zone grise /Blancheur ou noirceur / Noirceur ou blancheur / J'ai le damier gravé en moi ».

Ce recueil est né dans un contexte d'épreuve extrême : une détention arbitraire de plus de quatre années au Cameroun. Laisser l'injustice réduire Sati au silence ou qu'elle survive en se saisissant d'un cahier et d'un stylo. Embastillée parmi des individus avec lesquels elle ne semblait n'avoir rien en commun sinon ce lieu d'enfermement, la misère a créé d'autres chaînes : celle de l'écriture pour dire la révolte mais aussi la solidarité entre humains. Les émotions transfigurées en vers ont donné une autre densité au temps. Elle a choisi d'accumuler les poèmes ce qui a fait apparaître l'évidence d'un témoignage de détenue en même temps qu'une vocation irrépressible. Quand le corps est emprisonné, le corps, il se peut que la voix se libère. Ici, c'est avec une telle intensité que les cicatrices vibrent de toute cette force créatrice. L'écriture, alliée de lumière, métamorphose l'inacceptable. Il ne s'agit pas de le justifier quand bien même, il aurait le mérite de nous rendre critique... « Ô jeunesse envolée ! / [...] existence défleurie par un revers / Mise au cachot [...] / Je me noie dans ma détresse abyssale ». Parmi les paysages, j'ai rencontré Sati à la maison de poésie, rue Ballu, cet été. Elle venait rencontrer du monde car elle ne connaît personne de ce milieu. Ce fut un voyage d'écouter son récit, de lire ce cri qui a pu la sauver de l'abîme. Non, que dis-je ! C'est bien d'articuler ce cri de l'abîme qui rend la vie sauve. Pour vous dire qu'elle va bien, même si elle est encore en reconstruction, comme elle dit. La création poétique n'est-elle pas cette « régénération triomphante de l'Être » ? J'en suis témoin toutes les fois que j'accompagne les publics sur ce sentier qui s'ouvre et que chacun se découvre pour plus d'humanité.

JEAN-NOËL RIEFFEL : Eloge des oiseaux de passage – éd. Equateurs, 2023, 18€

Ce livre est délicieux ; on s'y promène en rencontrant une vocation profonde, peut-être universelle : celle d'habitants du monde où les oiseaux se posent pour prodiguer la richesse des instants du vivant qui s'ouvre à nos yeux et à nos oreilles, le temps d'une vie ; temps de l'enfance et des jeux, mais temps aussi béni de la solitude où la poésie signe le chant secret de cette culture-nature. Apprendre différemment à goûter le monde, pactiser avec le paysage dans un langage qui salue les poètes et les scientifiques, en effaçant ce mur qui si artificiellement les sépare. Apprendre le cœur battant de petits poids de plumes dont la précarité ne se mesure nullement à l'arrogance que l'humain impose. Les oiseaux ne parlent pas de catastrophes, mais ils y sont au cœur. S'émerveiller de leur chant passager pour se rappeler aussi que nous sommes de passage ; que cela vaut de se battre pour toute liberté et que la vie vaut bien aussi pour eux. Merci. Trêve de sensiblerie, leur débrouillardise nous enchante, mais qui sait si elle ne nous sauve pas du non-sens. J'ai rencontré Jean-Noël à l'occasion d'une résidence d'écriture que je poursuis auprès des oiseaux du parc de Cerisy ; je les écoute. J'apprends aussi que l'hirondelle replie ses ailes pour voler. Comment imaginer leur vol dans ce sursaut de vitalité dans le V de nos dessins d'enfance, quand nous ne savons pas dessiner les oiseaux et que nous voulons sur le papier juste continuer à nous émerveiller ?

VERSO n° 204

PIERRE LANDETE, *LA PARENTHÈSE DE L'AIGLE*, EDITIONS TRIARTS

«Une chanson, c'est une conversation », déclarait Barbara. L'auteur de cet essai nous livre ici une analyse délicate et profonde. Barbara interprète « L'Aigle noir » pour la première fois en 1970. Son succès provient probablement de cette conversation nécessaire et sublime entre le réel et le rêve. « Les oiseaux forment avec leurs ailes, au cercle du ciel, de belles parenthèses. Ils sont des somnambules arrachés au rêve »... Tout le monde connaît cette chanson « à tel point que, désormais, la plupart des gens représentent Barbara en aigle. Quarante-cinq ans plus tard, alors que La Chanteuse de minuit est décédée en 1997, un sondage nous enseigne que Barbara arrive en tête avec « L'Aigle noir » : une des trois chansons préférées des francophones. Pourtant, « L'Aigle noir » est la chanson la plus difficile à déchiffrer de tout son répertoire. Il est un secret-poème qui dresse autour de lui mille et une barrières de musique et de mots (dans la version initiale, très symphonique, Barbara utilisait un orchestre). » Reprenant chaque respiration de la « fable », l'auteur nous fait prendre cet envol majestueux et nous montre comment au point culminant : « Le temps cesse. L'oiseau fond. Alors, plus rien ne s'oppose à la nuit. À terre, sa parenthèse se ferme. L'aigle est. Sur le seuil, vole et met fin ». Mais cette figure de la barbarie se transforme : « Avec un aplomb formidable (...) son corps de rapace se déploie pour rejoindre le commencement, regagner le ciel où il règne à nouveau tel un glyphe sur un drapeau ; ceint de rayons pourpres, son obéissance est toujours solaire. » La chanteuse « vit une extase poétique rare (...) s'incarnant dans un rêve, son esprit partage une union au-delà de toute formulation et de toute mesure. Barbara fait chanter son âme ». Sa tirade s'étire en un récit de rêve (« je m'étais endormie ») pour rejoindre une autre nuit où les proportions s'inversent et où « la honte change de camp », dirait-on après Metoo. Ici, c'est un scandale paradoxal ; il éclate poétiquement : « Malgré le vacarme, c'est le silence qui frappe pour garder chaque mot.

Les yeux à fleur de tempes, Barbara ressemble à son monde : tellement noir, tellement lumineux. » et c'est un triomphe poétique qui dit à tout le monde ce que l'on ne peut dire à personne. « Écrire ce que les mots ne peuvent dire ? Avec son poème, Barbara impose une confiance inspirée et absolue jusqu'à l'impudeur ». Elle abrite aussi tout son public, sa « plus belle histoire d'amour » dans cette « parenthèse » qui la projette et dans laquelle nous nous projetons. « La voix nue se débat puis, le cœur, plus fort que la volonté de se taire, force l'aveu. Barbara raconte avec tant d'énergie un drame qu'elle en assure, dans le même moment lié, l'effacement. Elle cherche, ici-bas et là-bas, entre chute et ascension, sa plénitude en déployant toutes ses magies. » C'est une « Leçon de ténèbres » dans l'envergure repliée du poème, un rendez-vous de déchirure, concrètement le chaos, que nous pouvons prendre et reprendre par la voix de la transformation, entre deux royaumes incertains : « Un beau jour ou peut-être une nuit... ».

GESAMMELTE GEDICHTE, *ÉTATS DE MES LIEUX*, ÉDITIONS DU BUNKER, 2024, 17€

Apprivoiser l'instant sans le contenir, sans s'y agripper mais en s'y tenant dans le mouvement incessant des images qui se succèdent, c'est le tour de force de ce recueil où les langues s'emmêlent comme le lacet de la chaussure. Ça commence par une heure de cigarette superposée à ce qu'on regarde. Puis des patins à glace troqués pour des roller skate, dans un mouvement qui par ellipse nous mène sous le « regard indifférent des corneilles. » . « Trois mots pour dire la valse blanche de l'hiver ». Nous prenons part alors à cela qui « glisse et se renverse » tout en restant à la surface pour dire néanmoins que tout cela va plus loin, beaucoup plus loin : « des cygnes /forment des constellations »(20). Cette mise en scène ou plutôt mise en mots d'une perception où tout se superpose reste foncièrement à la faveur du mouvement : « Murmurations, des âmes mortes/dans la chevelure ruisselante des rues/odeurs de plumes, de feuilles et de chiens »(25). Action naturelle de ce qui s'accumule dans un mouvement inchoatif : « s'acharnent des bouquets de fils... contre les devantures. ». « l'air froid s'agite ». Dans cette discussion de la poète avec ce que son regard constitue en objet, c'est une action sans frontière qui s'énonce, un petit bijou né de la misère qui nous fait signe sans mélancolie.

Cette logique partitive continue dans des définitions telles que : « La forêt n'est pas nôtre/ elle est/ sabots, cornes, griffes et plumes/ orchestre muet de mousses et de feuilles/ bruissement du temps » (...) La poète bouge le voile verbal pour nous faire entrer dans de nouvelles catégories de la perception. En créant des mots-valises nous buvons « à la mamelle de l'animal-forêt ». Revenant tout juste du film « La chant des forêts », j'abonde — et ce depuis toujours — à cet effacement des perpendiculaires quand le poème le peut. Nous renouons ainsi avec les éléments primitifs de la lumière, des songes. « La ville (qui) enfle/ ... la ville grésille » mais elle s'attache au sauvage qui reprend le dessus : « au pied des immeubles/ un poisson agonise/ dans le gosier d'une cigogne /un buffle/ hors du temps /rumine/ l'eau du canal/ charrie un peu d'éternité » (62). Le choix de pacifier les contraires, de les rendre calmes et voisins enlève de la cruauté, semble-t-il. Les objets, libérés des conventions, nous apprennent qu'« entre une brassée de fleurs/ et un tas d'ordures/ un sous-bois a poussé ».(63) Cela sied aussi bien aux animaux qui viennent y dormir. Cela signifie en creux qu'en l'absence de jugement, la vie s'adapte. L'exil rebat les cartes, le voyage même n'établit pas de hiérarchie, le regard devient étonnement, rebat les cartes dans un décentrement quasi anthropologique.

HABIB TENGOUR, *AUTRES TRACES*, éditions NON LIEU 2025, 12€

La poésie doit être une écriture de l'inconscient qui nous rende conscient... Du moins, c'était le projet le plus intéressant chez les surréalistes qui aident à travers l'exercice du collage à nous faire décoller d'ici pour un ailleurs. Nous en avons hérité, ce que j'ai essayé de démontrer dans mon exposé sur le surréalisme à la Maison De La Poesie de Grenoble de Saint-Martin-d'Hères Rhône-Alpes au tout début de cette année 2025. Ma rencontre avec Habib.Tengour qui nous mène en plein surréalisme algérien, pour poser la question du poème comme mode de connaissance, ce qui me semble prioritaire depuis de longues années et n'entre pas forcément dans les mœurs, ni éducatives ni culturelles. Plusieurs recueils parus chez « Non lieu », *la sandale d'Empédocle*, éditeur de poètes de la diaspora ; un autre *Traverser*, aux éditions APIC, Alger, (2016) dans la collection « Poèmes du monde ». Ce poète et anthropologue, aussi majeur que méconnu en France, rencontré à l'occasion du colloque qui lui était consacré (lors de ma résidence d'écriture) au Centre Culturel International de Cerisy La-Salle, dont l'histoire, elle aussi, vaut le détour. Chez Tengour, se déploie une quête de sens dont la densité ne se condense pas : « La voix se confond avec le langage d'un oiseau/ Tu ne sais pas dire lequel/ Il y a beaucoup d'oiseaux sur les branches des ficus// Aucun visage ne sourit » (17) Anaphores et acrostiches ne masquent pas un plus profond surréalisme où les contrastes abondent entre des nuances de bleu et « elle/ étrange et là/ éblouissante/ attend en pénombre grave ». Par le regard, les mots, les gestes, on reçoit les « émotions du silence » où le rêve tue les insultes pour assouplir « une fièvre des mots », où la superstition ne meurt pas complètement : « le sel dans la cendre », et dans la « longue nuit du poème », (*la sandale d'Empédocle*, 57) reste l'« indécision d'une lame à rebours » parmi les dangers : « pointe abrasive, entaille, souffre la trace dans sa lézarde bleue ». Tout en étant savante, cette poésie revendique la sensation plus que le sens. Sensible, elle invoque les références, la pensée, l'intelligence, mais le poème est aussi prétexte pour évoquer le monde, là où le dire est un faire, là où l'écriture suture une vision fragmentaire. « Sentiers oubliés : De renoncement en pénitence, une voie/ D'accès cependant non barrée/ Se bousculent nos vies chagrines./ Nuit blanche, n'ayant début ni fin. » (41) On n'échappe pas à l'injonction d'un certain passé. Cela non sans la magie poétique qui nous nous sort instantanément d'une impossibilité de penser l'autre : « Là-bas : L'exil – une profession de foi/ Elle s'embrase sans joie pour se perdre/nulle part/nos pères ont aussi souvent longés les palissades, (...) Leurs yeux se sont fermés avant terme » (44). La poésie n'invente-elle pas cette trajectoire à ce qui « n'aura jamais de fin/ mais l'errance ne dispense pas de se poser/dans un coin du regard//réfléchir » (93). L'œuvre de ce savant est une réhabilitation des cultures antérieures à la colonisation que les scientifiques ont souvent réduites à leur plus simple expression, les analysant comme des insectes, imaginant qu'on pouvait les disséquer. La génération un peu complexe des années 70-80 a connu beaucoup de bouleversements, surtout sur le plan idéologique dans la société algérienne. Entre le marxisme et la montée fanatique des idées, la vision du poète-anthropologue s'émancipe peu à peu des blessures de la guerre d'indépendance mais aussi du père et d'une tradition qui sait aussi combien seul le chant assure le lien pendant la cassure. Tengour est cet homme des traversées qui, sans le prétendre, nous guide entre « les îles qui paraissent flottantes » du rêve issu de l'errance. S'avèrent une épistémologie du moi et, de l'Histoire à la culture, un nouveau mode de connaissance. Je rejoins Tengour qui s'intéresse au poème, parce que « Dire c'est faire vivre » et que cela ouvre à toutes sortes de savoirs. Cela n'est pas transmis de toute évidence car nous prenons cette chose qu'on appelle le poème comme un morceau de littérature sans mesurer à quel point il est porteur du devenir de l'humanité.

Verso 205 (à paraître)

EKA KEVANISHVILI, *LE TRANSPORT DES PAUVRES NE S'ARRÊTERA NULLE PART* - traduction de Maya Katsnachvili, géorgie édition bilingue, Le carnet du dessert de lune, 2023, 15€

Décapant! Nous avons besoin de poètes qui, connectés à l'actualité, se font témoins. Eka Kevanishvili est aussi bien une journaliste investie dans les questions sociales, les droits humains. Sa perception acérée de l'urbanité ne s'en déroule pas moins comme le fil éthique d'une phénoménologie de la conscience qui trouve ses mots à un autre niveau. Féministe, elle lacère notre tiédeur ordinaire, nous réveille d'un sommeil inacceptable au vu des tableaux simples que le quotidien impose, que ce soit dans les transports en commun ou au sortir des alcôves. Dans sa critique de Facebook, p. 47, elle attend juste que « le cœur se répande en poèmes ». Mais quel ingrédient manque-t-il donc ? Le réel rattrape nos bonheurs fantasmés comme possibles, juste en pensant que « eau et poubelle sont toujours incluses dans la facture d'électricité ». Notre mauvaise foi menace car on se retrouverait dans le noir si on ne payait pas à date fixe ladite facture. Cette mélancolie du réel dévalorise-t-elle l'ambition du poème ? Il me semble qu'en dépit de tout, il n'en est pas moins là mais avec sa dégaîne et son pied de nez. Je vous laisse apprécier par vous même ce bijou urbain qui contient tant de perceptions façon Cavroche ou gamin de Paris qu'on a rencontré chez Prévert, Mouloudji... La note contemporaine est édifiante. C'est sans lyrisme, fin, drôle, utile, sans filtre et bien solide : on ne se lassera pas de cette espièglerie.

LUNE VILLEMIN, *BORDER LA BÊTE*, éditions La contre allée, La sentinelle 2024/ La sente 2025, 9€50

L'aventure est celle de la vie, du langage, de la forêt. En symbiose. Mais ce mot trop rapide ne dit rien de ce qui se déploie dans le réel écrit. La bête ? L'originale qui s'accorde naturellement en genre avec l'animale. Nous sommes dans une forêt, selon une aventure qui se partage ici, se propageant dans le détail du souffle humain animant et animé par les éléments, les oiseaux, les et végétaux qu'aucune frontière ne sépare vraiment. La perception est lissée par une attention soudaine et continue dont la plume invisible maintient dans l'instant de notre lecture une éblouissante de clarté d'haleine fraîche, plongée dans l'inouï contagieux de cette nuit de branches, de neige, de grand nord québécois. « J'écris des poèmes-lettres-chants-prières-cris qui parfois ne vont pas plus loin que » (p.143). L'apostrophe suivie de la virgule retient mon propre souffle pour vous laisser aller dans « ce qu'elle sous-entend; tout ce que je ne dis pas. Tout ce qui ne peut s'écrire. » (p. 143). Une poétique inspirée d'un art ancestral des peuples autochtones d'Amérique du Nord, le « Birsh bark biting : mordillage d'écorce », pratique artistique et spirituelle qui consiste à récolter l'écorce, préparer les feuilles et les mordiller afin de créer des images. », note de l'autrice en fin d'ouvrage. Invitée dans la collection *Chacun est un arbre* par Pierrette Burtin-Seraille rencontrée à une soirée Verso, nous sortons prochainement *Au cœur bat la forêt*, un livre d'artiste avec 3 gravures qui résonne avec la découverte autrement déployée de cette jeune autrice.

PATRICK ERWIN MICHEL *HÉCATOMBE DES NUITS BLANCHES*, éditions Les Bonnes Feuilles, 2023, 18,70€

Préparez-vous à entendre raisonner : « je t'aime d'une profonde cassure ». Dès l'entrée du recueil, cela nous rend présent à l'exil sans commentaire.

« Le temps ne compte pas/ Quand on sanglote ». « Mon cœur en surpoids » n'est pas une figure de style. Le jeune poète aimerait d'une solitude, celle de l'exilé qui devient parmi les fantômes de l'oubli et survit « trottoirs sur l'épaule. ». Il a le style consistant, oxymorique et sensoriel des îles, suffisamment entourées d'eau et de lumière pour « enjamber le volcan/ ou mourir à petit feu. » Marqué par le paysage français, n'est-il pas aussi ce pont « Rescapé des ras de marée » (p.14) qui laisse savoir une autre voix s'imprimer par italique jusqu'au poème éponyme : « Archipel d'indicible »... Les images mêlent avec grand bonheur le concret et l'intériorité vécue de cet exil : « Ma voix est une fenêtre rompue/ un fracas égaré sous la mer. » L'expérience de l'océan, choisie ou subie, renvoie toujours à l'indicible. C'est une dette qui se mesure ici, notamment dans « je te dois ce poème » et lorsqu'on lit, « Je t'aime d'un trait. ». Rature ? Soulignement ? Ce que l'on entend au moins, c'est la fragilité d'une incontinence lacrimale, bordée de la maladresse des baisers qui ne sont pas reçus ni données à l'aimée, au loin : « les baisers s'engouffrent dans la nuit. » Je ne le lis pas comme un fantasme, mais plutôt comme un impossible absolu. C'est un lyrisme qui se perd entre la

turbulence et l'effondrement. Il y a ce personnage d'Hélène, à qui le poète doit ses émerveillements et son orphisme : « l'océan étincelle/j'ai pris feu en chemin/ bien avant les vacarmes/au hasard des poèmes. » J'aime savoir que les poètes font l'amour plutôt que la guerre, et ce n'est pas une simple parole : « Tu n'as qu'à danser de toutes tes courbes/ pour redessiner les frontières tu portes les blessures/ De Gaza sur les joues/ tu n'as qu'à m'embrasser / pour que je souffre avec toi... J'ai pris le parti de tes lèvres ». Les poètes seraient là pour souffrir ce que les autres ne peuvent souffrir seuls ; on y croit. Cela donne du sens au langage et à l'énonciation dans sa trajectoire infinie. Vivent les langues naturelles qui vont au-delà d'une compassion privée. Enfin, Patrick Edwin Michel est aussi Journaliste, témoin de son temps, veilleur dans la nuit. Il ne finit pas ce recueil sans écrire, : « Je conjure la dictature », et un peu plus loin, « Je viendrai jusqu'à toi sans Passeport » dans le contraste d'un rêve éveillé : « Ils nous ont donné carte blanche/ alors que nous sommes noirs ». Jeu de mots où la liberté d'expression se consume à cœur ouvert. j'ai hâte de lire la suite de cette équation, quand l'écriture et l'être se font migrer l'un l'autre sans aucun service de sécurité sinon le livre qu'on peut tenir entre les mains.

JEAN DE BRAINE & ANNA FITZGERALD, *LETTRES*, poèmes, *Cahiers du Loup bleu*, Les Lieux-dits, 7€

Il faut croire que le poème s'accommode très bien de l'épistolaire qui retrace cette distance minimale entre deux êtres, qui de se parler et de se répondre créent une différence, si peu nommée qu'on ne s'encourage plus à la discerner. On croit qu'elle a affaire au quotidien, et puis soudain, le langage prend la tournure d'une aventure où : « l'effort de vivre s'évapore » (p.7). Des constructions improbables : une écriture automatique qui fait des jeux de mots : « Nous souhaitons à autre une nouvelle ère à venir je dis des ailes et vous voulez l'envol déjà on ne décrirai pas: je ne sais pas d'écrire » (p.8). En jouant avec le langage, on rencontre une musique (14) « le doux français me permet/ d'accorder cecicelaceci ». On interroge « Cette sorte de première fois avant de « Revenir au monde », « Ce printemps là » (15). On est en 2020, suspendus, au point de croire que rien ne sera plus comme avant. Ce commencement qui n'en n'est pas un « Écris-le dit-il » mais le dialogue retombe comme si « on ne veut pas accorder un son au vent » qui accompagnerait ce souffle (19). La pandémie un révélateur notre part de paranoïa, et maintenant tout a glissé à l'intérieur. Par exemple, j'aime lire : « On est /libre » pour finir le recueil, suivant l'exemple de la nuit quelques pages plus tôt, en cette année si particulière où le temps d'écrire s'est multiplié sans attente.

CÉCILE A.HOLDBA 1HERVÉ MICOLET, *JUIN IVRE JUIN RÉEL*, éditions La Part Commune, 2025, 13€90

Autre recueil à deux voix sinon trois, considérant qu'il contient huit intrigants monotypes de l'autrice, où juin se déploie dans sa force généreuse, surgissant comme un cri bref et prophétique « de la terre des morts » (10) « Et cela sera bref, ce sera cruel/entre deux temps désolés ». On y mêle les langues « a sweet color soft green », réminiscences de Verlaine. Ces enchantements sensoriels voués au « Pourrissoir » nous amènent vers cette « Charogne » où plane l'ironie baudelairienne sous « le drap vert » du « démon » qui « jubile » (12), « l'herbe maximum » dont « l'ivresse ensuite fera son (...) voyage. » (27). Réponse qui à l'autre voix se consume, descriptive : « Dans la pénombre des cuisines/ dans le haut soleil de midi » (48). Deux saveurs qui se croisent en hommage à ce mois qui, d'attentes, de lumière et de profondeurs, malgré « l'agacement de l'ortie » (p.53) comble « l'enfant pour toujours » (p.41).

AUDIMARO HIDALGO, *LES DESSEINS DE L'INTEMPÉRIE*, éditions Phloème, 2023. (Finaliste du Prix Mallarmé étranger 2024)

C'est sous le signe de l'oiseau que le poète arrive au monde avec ce trésor qu'il découvre dans le bain amniotique. Témoin des signes, il le bonifie. C'est l'assistant qui transcrit cette voix de l'alphabet. Dans ce monde inversé qui « surmonte les murs »... « efface les cendres », le voici « chantant libre, seul et

prophétique, dans les racines et le silence, déjà le merle ». Mais regardons la construction, comme elle creuse la sensibilité de ce rapport au chant du monde, dans un mouvement que la langue rend tout aussi irremplaçable. « L'épaisseur du vent dans les rues/« libère enfin le printemps » (p.13) puis (p.15) dire que « le merle fleurit » c'est reconnaître un Printemps des mots plus fulgurant que le printemps lui-même qui a mis le feu à la trace que le poème porte. Là où seul le langage noue son expérience à celle du temps et de la perception, il passe par nous, n'est jamais possédé. Voilà pourquoi j'ai sursauté en lisant l'autre jour que le poème et notre seul bien (malheureusement j'ai oublié la référence mais je me souviens de l'idée) et c'est entré en moi comme cet alphabet. « J'ai voulu les traduire/ saisir ce que disent/ ces volées de syllabes errantes » (17). : « Le poème est à peine/ brin d'herbe après incendie,/ un témoin du feu,(p 21). Le poète « cherche les vers de la forme trouvée dans un rêve déjà oublié », p.23 pour partager cette aventure qui cherche et échoue indéfiniment à se transposer. Cela se solde par un ouvrage simple et sublime, incontournable ; encore un que je vous souhaite d'acquérir. Il se consumera en vous jusqu'aux braises de vos origines que vous rallumerez simplement, « à travers le langage qui nous crée » (p. 25), ce sont les oiseaux, dans l'ombre de ceux de Jaccottet ou bien de la panthère de Rilke, qui se glissent. C'est dire ici que les poètes se parlent entre eux et en pleine solitude. Approchant le lointain, les mots font le chemin court-circuitant l'obscurité. Traducteur de Quignard, on sait qu'il n'écrit pas seul, si singulier soit-il, et c'est tant mieux car les traducteurs plongent aussi dans cette nuit méticuleuse où s'érige le sens fugitif dont Hidalgo ici nous assure que la trace suffit.